



Honoré

Minist re des Affaires trang res.
Direction g n rale de la coop ration internationale
et du d veloppement.
Direction de la coop ration culturelle et du fran ais.
Division de l' crit et des m diath ques.



Balzac

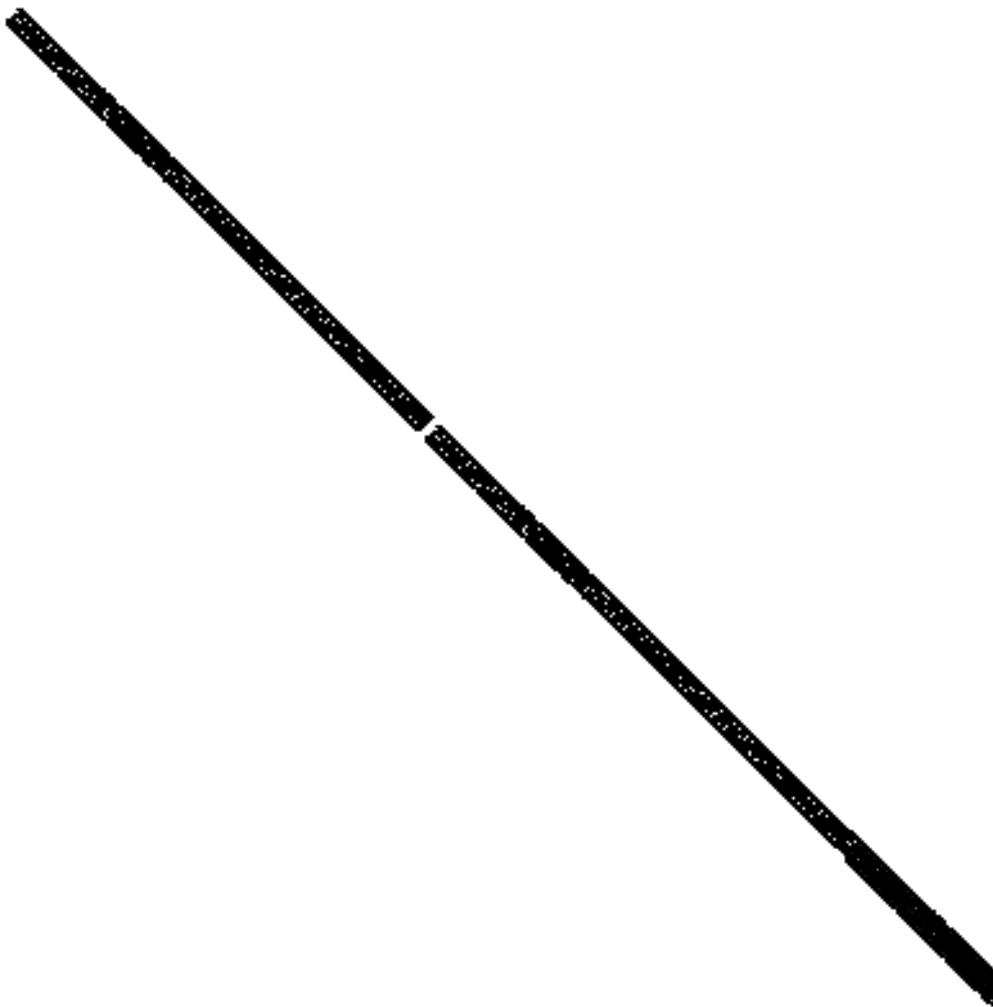
de

Nadine Satiat

docteur de troisième cycle
en littérature comparée et spécialiste du XIX^e siècle,

Nadine Satiat vient de faire paraître
aux éditions

Hachette-Littérature une nouvelle biographie,
Balzac ou la fureur d'écrire.



Sommaire

6	1799-1814	<i>Une enfance tourangelle</i>
8	1814-1819	<i>Un adolescent à Paris</i>
11	1819-1820	<i>Rue Lesdiguières</i>
12	1821-1822	<i>L'atelier Lepoitevin</i>
12	1822-1823	<i>Premier amour</i>
14	1824	<i>Premières armes dans le journalisme</i>
15	1825-1828	<i>Balzac éditeur, imprimeur, fondateur de caractères</i>
16	1829-1830	<i>Nouveau départ : Les Chouans et la Physiologie du mariage</i>
23	1831-1832	<i>Le succès : La Peau de chagrin et les Contes philosophiques</i>
26	août 1832-1833	<i>La déconvenue d'Aix et Le Médecin de campagne</i>
30	octobre 1833-octobre 1834	<i>Le lancement des Études de mœurs</i>
32	1834	<i>Le Père Goriot : le procédé des personnages reparaissants et le premier plan d'ensemble de l'œuvre</i>
33	1835-1836	<i>Le Lys dans la vallée et l'intermède journalistique de la Chronique de Paris</i>
37	juillet 1836-janvier 1837	<i>Illusions perdues et l'achèvement des Études de mœurs</i>
39	1837-1840	<i>Aux Jardies</i>
41	1840	<i>Vautrin : une première tentative au théâtre</i>
41	1840	<i>Nouvel épisode journalistique : La Revue parisienne</i>
42	1840-1841	<i>La retraite de Passy et la signature du contrat pour la publication de La Comédie humaine</i>
45	janvier 1842-juillet 1843	<i>Longue attente</i>
48	juillet-octobre 1843	<i>Brèves retrouvailles</i>
48	novembre 1843-avril 1845	<i>Marasme</i>
50	mai 1845-mai 1846	<i>Le goût du bonheur</i>
53	juin-décembre 1846	<i>Regain et rechute (1) : La Cousine Bette</i>
55	janvier-septembre 1847	<i>Regain et rechute (2) : Le Cousin Pons</i>
56	septembre 1847-janvier 1848	<i>Le premier séjour à Wierzchownia</i>
59	février-juin 1848	<i>Balzac pendant la révolution de 1848</i>
60	juillet-septembre 1848	<i>Dernières tentatives</i>
63	septembre 1848-avril 1850	<i>Second et dernier séjour à Wierzchownia</i>
64	avril-août 1850	<i>Mourir au gîte</i>

{1799 – 1814} Une enfance tourangelle

Balzac naquit à Tours le 1^{er} prairial de l'an VII (20 mai 1799), à la veille du coup d'État du 18 brumaire et de la reprise en main de la société corrompue et libertine du Directoire par Bonaparte, le glorieux général de la campagne d'Italie, rentré précipitamment d'Égypte et accueilli en héros.

Son père, Bernard-François Balzac, cinquante-trois ans, était alors directeur des vivres de la 22^e division militaire de Tours, centre de distribution des fonds pour la guerre contre les chouans et les Vendéens, qui défiaient l'autorité chancelante de la république dans l'Ouest catholique. Après avoir servi pendant quinze ans comme secrétaire au Conseil du roi, et négocié sans trop de dommages le changement de régime au tournant de la Révolution, il allait poursuivre dans l'administration tentaculaire du Consulat et de l'Empire une carrière plus qu'honorable pour un fils de laboureur du Rouergue, aîné d'une famille de onze enfants, dégrossi par le curé de son village et monté à Paris riche de sa seule faconde.

La mère de Balzac, née Anne Sallambier, vingt ans, jolie, coquette, était quant à elle la fille du directeur de la régie des Hospices de Paris, issu lui-même d'une lignée de marchands drapiers spécialisés dans les fournitures aux armées. Son mariage avec Bernard-François était évidemment un mariage de convenance.

Honoré naissait un an, jour pour jour, après un premier garçon, Louis-Daniel, que Mme Balzac avait perdu juste après sa naissance. Il fut immédiatement mis en nourrice à Saint-Cyr-sur-Loire, et en garda toute sa vie le sentiment de ne pas avoir été désiré. Son affection se reporta entièrement sur sa sœur Laure, née l'année suivante, et placée chez la même nourrice. Pendant de nombreuses années, elle sera son grand amour, son champion et sa confidente.

Ce n'est qu'en 1803, juste après la naissance d'une seconde sœur, Laurence, promise à un destin dramatique, qu'Honoré et Laure regagnèrent le domicile familial – un bel hôtel particulier que leur père, promu aux fonctions de directeur de l'hospice et d'adjoint au maire, venait d'acheter dans la rue principale de Tours. Les enfants furent alors confiés à une gouvernante, peu cajolés par leur mère, qui, impatiente de jouir de sa nouvelle position et des charmes de sa jeunesse, se consacrait pleinement à ses devoirs mondains et se montrait fidèle aux principes d'éducation sévères auxquels elle avait elle-même été soumise. Cette rigueur maternelle, écrira Laure dans le petit livre de souvenirs qu'elle publia en 1858 sur son frère, comprima les tendres expansions d'Honoré, à qui l'âge et la gravité de son père inspiraient aussi de la réserve.

En avril 1804, tandis que le Premier consul, à la veille d'être proclamé empereur des Français, promulguait le code civil, Honoré entra à l'école primaire. Et les trois années qui suivirent furent sans doute les plus belles pour la famille Balzac et pour Honoré, bel enfant gai aux grands yeux noirs, aux babillages étourdissants, qui lisait avec passion et improvisait volontiers de petites comédies.

Puis la carrière de Bernard-François se gâta lorsque son principal appui, le préfet Pommereul, très anticlérical, fut muté au terme d'une lutte sans merci avec l'archevêque de Tours. Il dut alors faire face au zèle inquisiteur du nouveau préfet, qui l'accusa injustement d'avoir détourné des fonds publics ; et il quitta finalement en 1808 ses fonctions d'adjoint

au maire. L'élégance et les relations de Mme Balzac firent bientôt jaser aussi. Et lorsque naquit en **1807** le petit Henry Balzac, la rumeur courut que l'enfant était le fils naturel de Jean de Margonne, châtelain de Sâché (ce que Balzac et le testament de M. de Margonne confirmèrent des années plus tard). Mme Balzac prodigua d'ailleurs à son petit dernier une tendresse folle, dont on ne manqua pas de remarquer qu'elle contrastait vivement avec le traitement réservé à ses autres enfants.

Trois mois avant la naissance d'Henry, Honoré était entré en huitième comme interne au collège de Vendôme – pour n'en plus sortir pendant six ans. L'établissement était tenu par des oratoriens sécularisés, ouverts à l'esprit encyclopédique, mais attachés à une stricte discipline. Ainsi, les élèves n'étaient pas autorisés à rentrer chez eux pour les vacances, et Honoré dira plus tard n'avoir vu sa mère que deux fois en six ans, quoique sa sœur se souvienne être allée lui rendre visite deux fois par an, à Pâques et en septembre, pour la distribution des prix. Régime bien rude pour un petit garçon de huit ans.

Les salles de classe étaient d'une austérité monacale. Les dortoirs, divisés en cellules munies de barreaux et verrouillées pour la nuit, servaient aussi de lieu de pénitence, comme Balzac le raconta plus tard dans *Louis Lambert*. Élève paresseux, «le plus contemplatif de la Division des Petits, et partant le plus souvent puni» (*Louis Lambert*), il connut souvent la férule de cuir et le cachot. Les enfants avaient cependant dans le vaste parc des cabanes et des jardins où ils élevaient des pigeons, et ils n'étaient pas contraints à prendre leurs repas en silence. Le portier tenait le dimanche matin commerce de babioles, dont Honoré, «caractère sanguin», sujet «à quelques fièvres de chaleur» (selon le registre du collège), rêvait la nuit en recomptant son argent de poche. Et l'établissement avait aussi sa fanfare et son académie, où les grands lisaient leurs œuvres.

Et puis, il y avait les livres, que le répétiteur d'Honoré, préoccupé par ses propres travaux, lui laissait lire à sa guise pendant ses heures d'étude ou ses nombreuses pénitences. C'est ainsi qu'Honoré dévora la riche bibliothèque de Vendôme, et, plongé dans un torrent de pensées par des lectures bien au-dessus de son âge, entreprit – il avait treize ans environ – d'écrire un «Traité de la volonté», compilation d'anecdotes empruntées à l'histoire des grands hommes et des saints. Ce «traité», qui excita la moquerie de ses camarades, fut malheureusement confisqué puis perdu.

En avril **1813**, victime d'une fièvre qui semblait un coma et qu'il attribua pour sa part à une «congestion d'idées», Honoré fut retiré en hâte du collège et ramené à Tours, où Mme Balzac s'employa vivement à lui redonner des couleurs. Après quelques mois de repos, il fut sans doute mis en pension à Paris chez Ganser et Beuzelin, au Marais (dans le bâtiment qui abrite aujourd'hui le musée Picasso). Il connut là, entre autres, les jeunes frères Cavaignac, qui s'illustrèrent ensuite tous deux dans la politique. Et assista peut-être aux Tuileries, en janvier **1814**, à l'ultime revue de la Grande Armée par l'Empereur, à la veille de montrer une dernière fois ses talents de stratège lors de la campagne de France. Début mars en tout cas, Mme Balzac vint chercher son fils à Paris, quelques semaines avant la capitulation, l'entrée des Alliés dans la capitale et le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe.

Revenu à Tours, Honoré porta un regard nouveau sur sa famille et tout ce qui l'entourait. Les préférences flagrantes accordées à Henry et les visites fréquentes de M. de Margonne ne pouvaient lui échapper. Ses remarques sagaces, ses sourires railleurs exaspérèrent Mme Balzac, qui, pas plus que ses maîtres, ne voulait voir en son fils aîné autre chose qu'un garçon «fort ordinaire». En fait, écrira sa sœur (qui fréquentait alors la pension Vauquer,

un nom que l'écrivain n'oubliera pas...), il engrangeait, et depuis longtemps déjà, «les événements et les êtres», amassant des matériaux «sans savoir encore à quel édifice ils serviraient».

Au cours de l'été, il assista sans doute au bal donné dans la maison Papion en l'honneur du duc d'Angoulême, neveu du nouveau roi Louis XVIII et fils du futur roi Charles X, qui avait été l'un des principaux artisans de la Restauration des Bourbons. Il peignit plus tard ce bal dans *Le Lys dans la vallée*. Y céda-t-il, comme son héros, Félix de Vandenesse, au désir irrésistible de laisser courir ses lèvres sur les épaules nues d'une délicieuse inconnue ?

Au collège de Tours, cet été-là, il remporta l'une des rares récompenses de sa carrière scolaire, un prix de version latine. Et son professeur de rhétorique remarqua, semble-t-il, le premier, l'intelligence particulière de son élève. Ce fut le dernier été des Balzac à Tours, Bernard-François ayant été nommé directeur des vivres de la 1^{re} division militaire de Paris.



{1814 – 1819} Un adolescent à Paris

À l'automne **1814**, on s'installa dans le Marais. Le jeune Balzac, Restauration oblige, entra comme pensionnaire à l'institution Lepître, tenue par un royaliste bien en cour, mais pied-bot et poussif, qui avait bien du mal à se faire respecter de ses élèves. Il en fut renvoyé un an plus tard, peut-être pour avoir participé à l'agitation bonapartiste qui avait gagné la jeunesse des écoles à l'annonce du débarquement de Golfe-Juan et qui s'était donné libre cours pendant les Cent-Jours.

En octobre **1815**, il réintégra donc la pension Ganser, et continua de suivre les cours au lycée Charlemagne, où enseignait notamment le jeune et brillant Abel François-Villemain, futur ministre de l'Instruction publique. C'est «en faisant ses discours de rhétorique», écrira sa sœur, qu'il «commença à s'éprendre des beautés de la langue française». Mais il ne se distingua cette année-là en aucune matière – c'est un certain Jules Michelet qui remporta le premier prix de discours français. Et à l'heure où les lycéens rêvaient des plaisirs interdits du Palais-Royal, haut lieu du jeu et des amours vénales, le jeune homme ne sortait encore que sous bonne garde de sa pension.

À la fin de l'été **1816**, Bernard-François décida que le temps était venu pour son fils de faire son droit – comme la plupart des fils de bourgeois de l'époque. Honoré fut donc placé sans tarder comme petit clerc chez l'avoué Guillonnet de Merville et s'inscrivit à la faculté, où il suivit pendant trois ans des cours de droit civil, de droit romain et de procédure civile et criminelle. Au printemps **1818**, il compléta son apprentissage chez Maître Passez, notaire, qui habitait dans le même immeuble que ses parents.

Ces années de basoche, rapportera Théophile Gautier, lui firent découvrir «des poèmes et des drames dans le Code» et le mirent à même d'écrire, plus tard, «de façon à émerveiller les hommes de métier», ce qu'on pourrait appeler le contentieux de *La Comédie humaine*. Elles ébranlèrent sans doute aussi prématurément en lui quelques illusions sur la nature humaine. «Nous autres avoués, nous voyons se répéter les mêmes sentiments mauvais, rien ne les corrige, nos études sont des égouts qu'on ne peut pas curer», dira l'avoué Derville à la fin du *Colonel Chabert*. «Je ne puis vous dire tout ce que j'ai vu, car j'ai vu des crimes contre lesquels la justice est impuissante. Enfin toutes les horreurs que les romanciers croient inventer sont toujours au-dessous de la réalité.»

Durant ces années-là, Balzac alla aussi entendre les cours d'histoire et de littérature des grands professeurs de la Sorbonne, Abel François Villemain, François Guizot, Victor Cousin, et fréquenta assidûment les bibliothèques. Fidèle à ses ambitions philosophiques vendômoises, il commença à écrire un *Discours sur l'immortalité* et un *Essai sur le génie poétique*.

Admirateur de Beaumarchais, il se passionnait de surcroît pour le théâtre. Et lorsque son père, mis à la retraite, l'informa des projets qu'il avait conçus pour son avenir avec maître Passez (qui se proposait de lui laisser son étude), Balzac n'eut qu'une réponse: il ne voulait pas être notaire, il voulait être homme de lettres.



{1819 – 1820} Rue Lesdiguières

Malgré leur surprise et de grandes réticences, M. et Mme Balzac donnèrent à leur fils deux ans pour faire les preuves de son talent – dans la plus grande discrétion. Par souci du qu'en-dira-t-on, on fit en effet courir le bruit qu'il était en province, chez un parent notaire. À lui de ne pas se montrer dans les lieux où il risquait d'être reconnu.

Tandis que les Balzac, par économie, partaient vivre à la campagne, à Villeparisis, le jeune Honoré s'installa dans un petit logis sous les toits, rue Lesdiguières, près de la bibliothèque de l'Arsenal, où il lisait alors Descartes et Malebranche, et s'essayait à traduire Spinoza du latin. Il caressa plusieurs projets, poésie, roman, opéra-comique tiré du *Corsaire* de Byron, comédie, avant de s'arrêter en septembre au sujet de *Cromwell*, tragédie en cinq actes qu'il s'évertua au cours des mois suivants à mettre en vers, marchant «la tête en feu» dans les pas de Racine, de Corneille et de Bossuet. Faute de pouvoir aller au spectacle, il se délassait en écrivant aussi un petit roman sentimental par lettres à la manière de Jean-Jacques Rousseau, et se promenait dans le faubourg, observant les gens, se mêlant à eux avec d'autant plus de facilité qu'il était aussi mal vêtu qu'un ouvrier, et prenant plaisir à s'identifier à eux dans une sorte d'«ivresse des facultés morales» (*Facino Cane*).

Au printemps, il séjourna à L'Isle-Adam, dans l'Oise, chez un vieil ami de son père qui l'avait pris en amitié et l'encourageait. Il semble qu'il découvrit alors l'*Histoire naturelle* de Buffon, qui lui donna, plus tard, l'idée de *La Comédie humaine*. «Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la Société?» écrira-t-il en 1842 dans son grand *Avant-Propos*. C'est sans doute là aussi qu'il lut pour la première fois un roman de Walter Scott, car il s'essaya immédiatement à pasticher *Ivanhoé*, qui venait de paraître en français et passionnait la jeunesse romantique. En tout cas, Scott lui fit prendre conscience qu'il était possible d'élever le roman, genre alors très secondaire et peu noble, «à la valeur philosophique de l'histoire». Et il pressentit, en voyant la manière dont Scott ressuscitait «l'esprit des temps anciens» et mêlait «le drame, le portrait, le paysage, la description [...], le merveilleux et le vrai, [...] la poésie et les plus humbles langages» (*Avant-Propos* de 1842), la possibilité d'un genre littéraire qui ferait la synthèse de tous les autres. Ce fut une révélation.

Peu après le mariage de sa sœur Laure, en mai, avec Eugène Surville, ingénieur des Ponts et Chaussées, Balzac lut *Cromwell* devant parents et amis de la famille. Sa déconvenue fut grande devant leurs visages atterrés. Par acquit de conscience, le manuscrit fut soumis à l'académicien Andrieux, qui, après une lecture attentive, nota sur un petit papier: «Doit faire quoi que ce soit sauf de la littérature.» Un petit papier que Laure déroba sur le bureau [de l'académicien et montra à son frère.

C'en fut fini des tragédies, mais certainement pas de la littérature. Balzac avait déjà repris son essai de roman historique, baptisé *Falthurne* et truffé de considérations philosophiques et ésotériques – car il s'était passionné pour le magnétisme animal, très en vogue. Il ébaucha aussi *Corsino* (situé en Écosse, évidemment), où il se représenta sous les traits à la fois du doux et sentimental Néhoré (anagramme transparente) et du mâle Corsino, pétri de science et de métaphysique, séducteur cynique, affranchi des contraintes sociales. Et il se remit à son petit roman épistolaire, dont le héros, del Ryès, était lui aussi un double idéalisé de lui-même, brillant, beau, peintre à succès, auteur d'un ouvrage immortel, pianiste virtuose – et amoureux de sa sœur de lait.

M. et Mme Balzac donnèrent néanmoins congé de la rue Lesdiguières pour le 31 décembre 1820. Balzac dut retourner vivre avec eux à Villeparisis, alors un village de cinq cents habitants, dans la campagne.



{1821 – 1822} L'atelier Lepoitevin

Bien décidé à illustrer le nom de Balzac, et exempté du service militaire par le tirage au sort, il saisit la première opportunité qui se présenta de gagner de l'argent avec sa plume. Il s'embarqua sous les ordres d'un certain Lepoitevin, qui rémunérait au forfait une bande de jeunes bohèmes pour fabriquer des romans destinés aux nombreux « cabinets de lecture » qui louaient alors des livres au public populaire. Romans noirs à la manière d'Ann Radcliffe (*Les Mystères d'Udolphe*), de Matthew Lewis (*Le Moine*) ou de Charles Maturin (*Melmoth*), romans « gais » à la Pigault-Lebrun, gaulois ou sentimentaux (imités de Jane Austen ou de miss Edgeworth), il n'y avait qu'à suivre les recettes éprouvées et à ficeler le tout en trois ou quatre volumes in-douze, en rêvant de tirages mirobolants et de fortune subite.

Impatient de s'« indépendantiser », le jeune Balzac produisit ainsi à toute allure, en collaboration avec Lepoitevin, *L'Héritière de Birague* et *Jean-Louis ou la Fille trouvée*, qui parurent en janvier et mars 1822 sous le pseudonyme de lord R'hoone – et qui tous deux désolèrent sa famille, surtout Mme Balzac, accablée par leur négligence de style, leur fantaisie débridée et leurs plaisanteries scabreuses.



{1822 – 1823} Premier amour

Mais Balzac était parfaitement conscient de « sacrifier la fleur de ses idées à des absurdités ». Il bouillonnait de projets sérieux, romans historiques et pièces de théâtre.

Et c'est d'ailleurs avec des exigences inaccoutumées qu'il s'attela, seul cette fois, à un nouveau roman alimentaire, *Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif* – des exigences attisées par le désir de se montrer digne de Mme de Berny, une aimable voisine de Villeparisis dont il était tombé follement amoureux.

Balzac avait alors presque vingt-trois ans, Mme de Berny en avait presque quarante-cinq, elle était mariée (mal) et mère de neuf enfants. Il ne vainquit que de haute lutte sa crainte du discrédit social. Et à peine eut-il obtenu un premier baiser que sa mère s'interposa fermement, expédiant son fils en Normandie chez sa sœur Laure.

Fort malheureux, Balzac y écrivit le début du *Centenaire*, histoire fantastique d'un vieillard

vampirique qui défie le temps en volant leur fluide vital à ses victimes. Il y commença aussi *Le Vicaire des Ardennes*, où il peignait, dans un cadre à la Bernardin de Saint-Pierre, les amours d'un jeune homme pour sa sœur de lait ; celui-ci prenait la soutane pour fuir ce qu'il croyait être un inceste, et tombait amoureux alors d'une femme de trente-huit ans – qui se révélera être sa mère au terme d'une intrigue fort touffue, avec enlèvement, pirates, etc. Il transposa aussi les relations très dures de Mme Balzac avec sa fille cadette, Laurence, dans les premiers chapitres de *Wann-Chlore*, sorte d'« esquisse de la vie privée » – un genre appelé à un grand avenir dans son œuvre.

Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif, publiée en juillet 1822, toujours sous le pseudonyme de lord R'hoone, déplut souverainement à Mme Balzac. Mais, de retour de Bayeux, Honoré persista dans ses efforts, et dans ses amours.

Début novembre 1822, la famille Balzac regagnait le Marais, tandis que sortaient en librairie *Le Vicaire des Ardennes* et *Le Centenaire ou les Deux Beringheld*, sous le nouveau pseudonyme du « bachelier Horace de Saint-Aubin ». Balzac en attendait beaucoup, et surtout les moyens de voler de ses propres ailes. Ses attentes furent déçues. *Le Centenaire* ne rencontra qu'indifférence, quoiqu'on eût remarqué de-ci de-là la qualité de ses pages de peinture de mœurs. Et *Le Vicaire* fut interdit et saisi pour outrage aux mœurs, à la religion et à ses ministres, délit passible alors du tribunal correctionnel.

La première tentative de Balzac au théâtre fut aussi un échec. Tout en reconnaissant à l'œuvre « un caractère bizarre, tracé avec vigueur, des mots de scène fort heureux, et souvent beaucoup de chaleur et de verve », le comité de lecture du Théâtre de la Gaîté refusa *Le Nègre*, transposition audacieuse de l'*Othello* de Shakespeare, qui scandalisait alors le public parisien.

Restait *Wann-Chlore*, que Balzac acheva dans une veine mélodramatique et laborieuse, sous le coup des malheurs qui accablaient sa jeune sœur Laurence, mariée en septembre 1821 avec un débauché au nom ronflant, qui passait son temps à chasser et à jouer, la laissait seule la plupart du temps et accumulait les dettes. Un éditeur offrit à Balzac six cents francs (à peu près treize mille de nos francs) pour ce manuscrit d'un romantisme paroxystique, cri de révolte et appel à la subversion des conventions sociales. « J'aimerais mieux aller labourer la terre avec mes ongles que de consentir à une pareille infamie », commenta Balzac, outré, à un ami. Et il garda l'œuvre dans un tiroir.

Il écrivait alors un roman d'un tout autre genre, *La Dernière Fée ou la Nouvelle Lampe merveilleuse*. C'était encore, comme *Le Vicaire*, une apologie de l'amour libre adressée à Mme de Berny. Et Balzac y transposait cette fois, dans les amours idéales d'Abel, jeune homme innocent élevé loin de toute civilisation, et de sa fée initiatrice, la duchesse de Somerset, les tendresses et les révélations sur le monde, la société, la politique, le mariage, que lui prodiguait Mme de Berny dans la pénombre de son jardin de Villeparisis. Pressé par l'imprimeur, il fut contraint d'en rendre une version écourtée en deux volumes. Mais Mme de Berny, qui croyait au talent de son jeune amant, finança quelques semaines plus tard un tirage à compte d'auteur de l'ouvrage achevé selon ses vœux. Malgré les efforts de ses camarades journalistes, *La Dernière Fée* n'attira, hélas, pas la moindre attention.

Balzac passa l'été de 1823 à Vouvray, chez un ami de la famille. Sans se décourager, il commença à y écrire la suite du *Vicaire des Ardennes* sous le titre d'*Annette et le Criminel*. Comme dans *Melmoth*, de Maturin, une jeune fille pâle et pieuse (telle Wann-Chlore) y tombe amoureuse d'un inconnu qui n'est autre que le sanguinaire pirate Argow du *Vicaire*, personnage mâtiné du Jean Sbogar de Charles Nodier, du Cleveland de Scott (*Le Pirate*)

et du corsaire de Byron. Par amour pour la jeune fille, ce personnage charismatique (qui ressemble étonnamment à son auteur) se repent et se convertit, mais finit malgré tout sur l'échafaud après force péripéties ultraromantiques, machination, cadavre déterré, procès, évasion, courses effrénées.

L'on s'étonna des pages mystiques du roman, sur l'extase et les séductions de la vie contemplative ; et les petits journaux libéraux ne manquèrent pas de railler la soumission de l'auteur du *Vicaire*, saisi pour irrégion, aux arrêts de la justice... Mais ces pages révélaient surtout une délicieuse confusion entre la mystique et l'exaltation amoureuse. Et Thomassy, un ami de Balzac, très catholique, ne s'y trompa pas ; il découragera Balzac d'écrire « sous le joug des sens » le *Traité de la prière* qu'il ébauchait à la même époque.

Toujours est-il qu'au détour d'une page du roman, le directeur de conscience d'Annette, l'abbé de Montivers, énumérait les « atrocités sociales » commises dans le secret des familles et à jamais impunies, épouses délaissées, testaments brûlés, vieillards manipulés, parents pauvres repoussés, en une liste qui préfigurait tout un pan à venir de l'œuvre de Balzac.

{1824} Premières armes dans le journalisme

Balzac commençait alors à fréquenter un nouveau milieu. Il s'était notamment lié d'amitié avec Horace Raisson, un jeune journaliste de son âge, rédacteur au journal libéral *Le Pilote*, qui fonda en décembre 1823 le *Feuilleton littéraire* (Beaux-Arts – Spectacles – Mœurs – Librairie – Annonces). Et c'est dans cette feuille, farouchement opposée aux Bourbons, qu'il fit ses débuts de journaliste, avec un compte rendu anonyme (comme tous les articles du journal) des *Eaux de Saint-Ronan* de Walter Scott, dont il ne cessait de méditer l'exemple.

Le reclus de la rue Lesdiguières se trouvait désormais immergé dans l'actualité littéraire, politique et scientifique (le *Feuilleton* rendit compte notamment en 1824 des théories de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, qui deviendra bientôt pour Balzac un modèle intellectuel). D'ailleurs, on lui commanda presque aussitôt deux brochures d'actualité, l'une sur le droit d'aînesse (provocation destinée à fournir aux libéraux l'occasion de rallier leurs maigres troupes pour les élections législatives de février-mars 1824), l'autre sur les Jésuites, à l'heure où la droite toute-puissante de Villèle réclamait des lois protectrices pour la religion et l'enseignement. Et surtout, il allait pouvoir maintenant croquer sans vergogne les mœurs contemporaines.

Annette et le Criminel parut en avril. Quelques petits journaux amis vantèrent « la rapidité de l'intrigue, la vivacité des images », l'attention « exacte et soutenue » dont témoignait le caractère du personnage féminin. Mais le *Feuilleton littéraire* procéda à une démolition en règle du roman, pour négligence de style, manque de naturel, situations forcées, fausseté du dialogue et des caractères, invraisemblances choquantes, outrages au bon goût, cruautés inutiles. Cette fois, Balzac accusa gravement le coup.

Fin juin, la famille Balzac, renflouée par un héritage, se réinstallait à Villeparisis. Mais Balzac ne supporta pas les récriminations de sa mère concernant ses relations avec Mme de Berny. Fin août, il partit sans laisser d'adresse, et s'installa au cinquième étage du 2, rue de Tournon, à Paris. Soutenu par Mme de Berny et pressé par le besoin d'argent (car il cessa en août de collaborer au *Feuilleton littéraire*), il convainquit un éditeur de

commercialiser l'édition à compte d'auteur de *La Dernière Fée*, et reprit *Wann-Chlore*. Le 1^{er} novembre, il écrivait pour le roman une postface pleine de désespoir, accablé par l'injuste sort de sa sœur Laurence, atteinte maintenant de tuberculose. Il espérait que l'ouvrage, à défaut d'être brillant, émouvrait, mais il s'avouait indifférent au jugement qu'on lui porterait : Horace de Saint-Aubin tirait sa révérence. Et le peu d'écho que rencontra *La Dernière Fée* n'était pas pour le faire revenir sur sa décision.



{1825 – 1828} Balzac éditeur, imprimeur, fondateur de caractères

Débarassé de certaines illusions, Balzac ne renonçait pas pour autant à devenir le Walter Scott français. Mais il fallait payer loyer et dettes. Il s'employa donc d'abord à brosser l'un de ces « Codes » à la mode, petits ouvrages d'observation pleins de verve qui rencontraient alors, avec les « Arts », « Manuels » et autres « Physiologies », un vif succès. Ce fut le *Code des gens honnêtes ou l'Art de ne pas être dupe des fripons*, dont Horace Raison s'attribua la paternité, mais dont l'avant-propos sur la place de l'argent dans la société préfigurait le discours que tiendrait, plus tard, un certain Vautrin à un certain Rastignac, dans un roman célèbre auquel le jeune Balzac était encore loin de songer.

Il entreprit aussi au début de l'année 1825, avec de l'argent prêté par un ami de la famille, dans une entreprise d'édition en un volume compact et illustré des œuvres complètes de Molière, qui devait être le premier d'une collection de classiques français. Il s'associait pour cela avec les petits éditeurs Canel et Delongchamps, qui avaient accepté de publier *Wann-Chlore*.

Mais tout tourna mal. Le Molière, puis un volume consacré à La Fontaine, furent annoncés trop tôt, et l'idée en était si excellente qu'elle fut promptement copiée et mise en œuvre à meilleur marché. L'affaire se solda l'année suivante par un total fiasco financier. Quant à la révision de *Wann-Chlore*, elle fut endeuillée par la mort de Laurence, qui ne se releva pas de ses couches après la naissance de son deuxième fils. Balzac en fut très affecté. Et, malgré le soutien de quelques plumes amies, le roman sombra comme les autres dans l'indifférence générale.

Mais une fois encore, le jeune homme se reprit. Au début de l'année 1826, stimulé par le succès du *Code des gens honnêtes*, et celui de la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, il commença à écrire une *Physiologie du mariage*. Pour le plus grand chagrin de Mme de Berny, il entretenait alors une liaison avec la duchesse d'Abrantès, quarante ans, veuve bien en chair du général Junot et caractère impérieux, qui l'emmenait avec elle dans les salons de ses amies, et dont les récits des hauts faits et des fastes de l'Empire l'exaltaient au plus haut point.

Afin de tâcher de rembourser les emprunts contractés pour l'affaire malheureuse des classiques français, il se lança dans une nouvelle entreprise commerciale. Mal conseillé, il racheta, avec un jeune prote de ses amis, Barbier, une imprimerie peu rentable de la rue des Marais-Saint-Germain, près de l'École des beaux-arts, et s'installa dans un petit appartement au-dessus de l'atelier. Au mois de juillet, la première feuille sortit des presses : un prospectus pour les *Pilules anti-glaireuses de longue vie, ou grains de vie* de Cure, pharmacien rue Saint-Antoine.

Le bilan de l'année 1826 ne fut pas florissant. Balzac avait contracté quatre-vingt-dix mille francs de dettes (près de deux millions de nos francs), et allait travailler d'arrache-pied au cours de l'année suivante pour tâcher de rentabiliser son affaire. À côté du tout-venant,

des prospectus et des almanachs, il imprima tout de même quelques ouvrages littéraires importants pour Canel, comme la troisième édition de *Cinq-Mars*, de Vigny (qui, en 1850, se souviendra du Balzac d'alors comme d'« un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide »). Il fit la connaissance, à cette occasion, de plusieurs membres du Cénacle et du jeune Victor Hugo, qui n'avait alors publié que *Han d'Islande*, *Bug-Jargal* et *Odes et ballades*, et préparait son propre *Cromwell*, dont la préface deviendrait le manifeste du drame romantique.

Mi-juillet, sans doute dans l'idée d'alléger ses factures de caractères, il décida avec Barbier de s'associer avec son fournisseur et de racheter une fonderie, empruntant pour cela six mille francs supplémentaires à Mme de Berny, qui investit elle-même anonymement neuf mille autres francs dans l'affaire comme « associé commanditaire ».

Or, la gestion désordonnée de Balzac menaçait déjà de couler l'imprimerie. Au début de février 1828, Barbier se retira, pressentant la catastrophe. Balzac resta seul propriétaire de l'imprimerie, et une nouvelle société fut fondée pour l'exploitation de la fabrique de caractères.

Dès le mois de mars, Balzac, qui avait signé des billets à ordre à tort et à travers, ne pouvait plus faire face aux créanciers, ni payer ses ouvriers. Craignant la contrainte par corps, il se cacha dans un quartier alors à l'écart et passablement sinistre, près de l'Observatoire, où il loua un appartement au 1, rue Cassini, sous le nom de son beau-frère Surville. Mi-avril, la société de fonderie était dissoute. L'un des fils de Mme de Berny, Alexandre, succéda à Balzac dans ses droits dans l'ancienne société (en une quinzaine d'années, il allait faire de la fonderie l'un des premiers établissements de la capitale). Et mi-août, Barbier racheta l'imprimerie pour soixante-sept mille francs – le montant de l'actif.

Balzac se retrouvait avec soixante mille francs de dettes, dont cinquante envers sa famille. Il n'avait plus d'autre solution que de reprendre la plume. Rêvant d'écrire une *Histoire de France pittoresque*, il n'avait cessé de se documenter pour ses projets de romans historiques. Mais ces visées demandaient encore de longues études... Il se décida donc pour une histoire située dans un passé plus récent, pendant la guerre des chouans, qui lui semblait plus facile et plus rapide à réaliser. Il demanda asile au général de Pommereul (le fils du protecteur de son père), qui habitait Fougères. Il allait commencer à écrire là le premier des romans qu'il jugerait plus tard digne d'entrer dans *La Comédie humaine: Les Chouans*.



{1829 – 1830} Nouveau départ: *Les Chouans* et la *Physiologie du mariage*

Un Avertissement, qu'il renoncerait finalement à joindre à son roman, révélait ses nouvelles ambitions. Il voulait désormais peindre l'Histoire mais aussi la « Nature » de son pays « dans une forme nouvellement consacrée », en des « tableaux de genre » où trouveraient place « les faits ignorés de nos mœurs et de nos usages » et où les rois seraient « configurés » par les peuples, « les peuples par certaines figures plus empreintes de leur esprit ». Il s'agissait tout simplement de ne plus faire de l'Histoire « un charnier, une gazette, un état civil de la nation, un squelette chronologique », mais un vaste organisme vivant. Et *Les Chouans* n'étaient que la « première assise » d'une œuvre immense, « une des pierres de l'édifice » que l'auteur allait essayer d'élever, s'il ne s'était « pas trompé sur [sa] vocation ».

Pour rompre définitivement avec ses premiers essais romanesques, il souhaitait vivement paraître au format in-octavo, alors réservé aux genres nobles, poésie et histoire. Mais il dut finalement céder son roman début janvier **1829** à son nouvel ami et mentor Latouche, qui finança la publication en quatre volumes in-douze, le format des romans populaires et des traductions de Walter Scott et de Fenimore Cooper. Latouche ne tarda pas d'ailleurs à s'arracher les cheveux en voyant les « remaniements, surcharges et corrections extravagantes » dont Balzac, inaugurant la méthode de travail qui sera désormais la sienne, greva les épreuves successives du roman.

L'ouvrage, sous le titre *Le Dernier Chouan* (par référence opportuniste au *Dernier des Mohicans*), parut fin mars **1829**, signé pour la première fois « Honoré Balzac ». Malgré quelques articles amis dans la petite presse, il ne se vendit pas, mais Balzac fut invité à assister chez Victor Hugo à la lecture de *Marion Delorme*, signe que le roman n'était pas passé tout à fait inaperçu. Présenté chez Mme Récamier par la duchesse d'Abrantès et introduit dans le salon de Sophie Gay par Latouche, le jeune romancier amorçait son entrée dans le monde – et mesurait l'insuffisance cruelle de ses ressources.

Un éditeur ayant manifesté de l'intérêt pour la *Physiologie du mariage*, il remit alors sur le métier l'ouvrage resté dans un tiroir depuis **1826**. Outre quelques travaux alimentaires, comme une collaboration aux mémoires apocryphes du bourreau Sanson, il écrivit aussi *Gloire et Malheur*, une nouvelle inspirée des malheurs de sa sœur Laurence. Sous le titre de *La Maison du Chat-qui-pelote*, elle deviendra bientôt la première des *Scènes de la vie privée* et, plus tard, le texte d'ouverture de *La Comédie humaine*. Il rédigea encore *El Verdugo*, bref et cruel drame situé pendant la guerre d'Espagne, et premier jalon d'un recueil de *Scènes de la vie militaire* en projet.

La *Physiologie du mariage* parut sans nom d'auteur en décembre **1829**, et cette « macédoine de saveur mordante et graveleuse » (Sainte-Beuve), sorte de sociologie avant la lettre de l'adultère, déclencha bien des polémiques. Les bourgeois, anatomisés par un regard analytique et impertinent, s'indignèrent ; les femmes ne virent pas, sous les sarcasmes, le plaidoyer vigoureux en leur faveur. Mais Balzac, qui fréquentait aussi désormais le salon du baron Gérard, était lancé.

Réclamé par les journaux, il leur donna pendant quelques mois l'essentiel de sa production, notamment *Les Dangers de l'inconduite* (futur *Gobseck*), texte où l'argent prenait pour la première fois dans son œuvre une dimension mythique, mais où s'incarrait aussi, avec le personnage de l'usurier, la théorie de l'économie vitale si chère au père de l'écrivain, grand lecteur de Rousseau, passionné de « naturisme », d'hygiène vitale et de longévité, qui venait de mourir.

Il analysa dans divers articles le marasme de l'édition, désorganisée par l'abus du crédit et les spéculations de toute sorte. Il développa aussi sa conception de l'artiste et ses réflexions sur sa condition, s'indignant de l'indigence du sentiment des arts dans la société de son temps et de l'arrogance méprisante du bourgeois, qui ignorait pourtant tout des processus de la création artistique. Les arts, affirma-t-il dans *Des artistes*, sont « l'abus de la pensée », qui est elle-même une activité « en quelque sorte contre nature ». Qu'on n'attende donc pas de l'artiste la régularité bonhomme du garçon de bureau !

En contrepoint, le jour même de la publication de l'article, éclatait à la Comédie-Française la fameuse bataille d'*Hernani*, le premier drame romantique, lancé par Hugo à la tête des vieilles perruques classiques, cramponnées à la règle des trois unités. Balzac railla

impitoyablement les invraisemblances et les ridicules de la pièce, mais il n'en pressentait pas moins qu'Hugo avait l'étoffe de quelque chef-d'œuvre. Un monde séparait il est vrai le lyrisme d'*Hernani* et les premières *Scènes de la vie privée*, mises en vente en avril 1830, dans lesquelles Balzac présentait « le tableau vrai de mœurs que les familles ensevelissent [...] dans l'ombre », et entendait « marquer d'une branche de saule », à l'usage des jeunes femmes, « les passages dangereux de la vie, comme les mariniers pour les sables de la Loire ».

Pris dans les rets de la vie parisienne, fréquentant désormais les grands cafés du très *fashionable* boulevard des Italiens, mais angoissé par la dislocation politique et sociale du pays et les « vertigos » babéliens dont semblait être secouée la littérature française, Balzac travailla jour et nuit jusqu'à la fin du mois de mai. Puis il partit avec Mme de Berny en Touraine, où il avait loué une maison, la Grenadière. Il retrouva avec délice son pays natal, qui lui faisait « l'effet d'un pâté de foie gras où l'on est jusqu'au menton ». Puis les amants descendirent la Loire en bateau et allèrent jusqu'au Croisic, où Balzac mena pendant quelques jours « une vie de Mohican », loin de la politique, de la littérature et de la gloire, ces « boulettes à tuer les chiens errants ».

Revenu en Touraine, il séjournait chez M. de Margonne, à Saché, lorsque éclata à Paris la révolution de Juillet, en révolte contre les ordonnances que Charles X, fort du succès de l'expédition d'Alger, avait cru pouvoir imposer au pays.

Cette révolution, comme on sait, fit long feu, et fut immédiatement détournée à son profit par la bourgeoisie d'affaires libérale, qui porta au pouvoir Louis-Philippe 1^{er}, « roi-citoyen », « roi des Français ». Mais Balzac reprit promptement goût à la politique et au journalisme.

Dès la fin septembre, il collaborait au *Voleur* d'Émile de Girardin, jeune entrepreneur de presse avec lequel il avait noué une « amitié d'ambition » ; il y donnait la première d'une série de dix-neuf *Lettres sur Paris*, destinées à rendre compte, tous les dix jours, de « la physionomie changeante de Paris ». Avec verve et impartialité, il allait dénoncer au fil des mois la pusillanimité et le défaut de vue et d'unité du nouveau gouvernement, la gérontocratie qui barrait encore et toujours la route à la jeunesse, les rodomontades des héros du lendemain.

En même temps, il publia dans *La Mode* le *Traité de la vie élégante*, où il défendit l'élégance anglaise à la Brummel contre les excès vestimentaires des romantiques, mais où il définit surtout la « vie extérieure » comme une « sorte de système organisé qui représente un homme aussi exactement que les couleurs du colimaçon se reproduisent sur sa coquille » – une définition qu'il mettra maintes fois en pratique dans son œuvre à venir.

Soucieux « de restaurer l'école du rire, de réchauffer la gaieté française » dans une capitale désertée par l'aristocratie et singulièrement triste, il collabora aussi à un nouveau journal satirique, *La Caricature*, illustrée par les crayons les plus mordants de l'époque, Charlet, Raffet, Daumier, Grandville et Monnier, créateur du personnage de M. Prudhomme, mais aussi dessinateur et comédien. Il donna là maintes pages ébouriffantes et railleuses.

Il livra enfin plusieurs textes à la *Revue de Paris*, fondée par le docteur Véron, autre ambitieux débordant d'énergie. Il y conta notamment l'amour d'un jeune sculpteur pour un castrat dans l'ambiguë *Sarrasine*, et les amours d'un soldat et d'une panthère dans *Une passion dans le désert* – bizarreries qui rencontrèrent un grand succès. Après l'Orient, l'Espagne, l'Italie, les histoires de mer, les cruautés à l'anglaise, que ne fallait-il pas inventer pour réveiller ce public blasé !

Mais Balzac était malheureux. Il n'avait toujours pas un sou, vivait au jour le jour

des maigres produits de sa plume. La situation politique l'accablait. Il désespérait de voir le pays, pris « entre les exagérés du libéralisme » et les légitimistes, se réorganiser sur les bases d'une monarchie constitutionnelle ferme et moderne, et ouvrir ses portes aux jeunes « capacités ». Et il n'excluait pas de s'associer à une alliance aristocratique si l'occasion se présentait, s'il n'y avait pas d'autre moyen de faire de l'opposition. Il était d'ailleurs en train de nouer de nouvelles fréquentations aristocratiques dans le salon d'Olympe Pélissier, courtisane de haut vol alors maîtresse d'Eugène Sue, et appréciait fort la conversation du duc de Fitz-James, chef du parti légitimiste.

En cette fin d'année **1830**, Balzac fréquentait aussi le salon de Charles Nodier, directeur de la bibliothèque de l' Arsenal, repère des romantiques depuis la première heure. Et il peignit avec un humour ravageur les lectures poétiques qui se donnèrent, là comme ailleurs, avec force mimiques inspirées, soupirs et syncopes. Il n'en avait pas moins confiance dans les talents de ses contemporains, Devéria, Vernet, Delacroix surtout, en peinture, Hugo, Sue, Musset en littérature, même si, en attendant que l'horizon politique ne s'éclaire, l'heure était à « l'École du Désenchantement ». *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, « conception d'une sinistre et froide philosophie », ne venait-il pas d'arracher à cette génération « le dernier lambeau d'humanité et de croyance » qui lui restait, avec un « rire de démon, heureux de découvrir en chaque homme un abîme de personnalité où vont se perdre tous les bienfaits » ? (*Lettres sur Paris*, 18 janvier **1831**).

Un homme viendrait peut-être, concluait Balzac, quelque nouveau et terrible Rabelais du XIX^e siècle, qui démystifierait la fameuse liberté de Juillet. Cet homme-là, avec un peu de chance, ne serait autre que lui-même. Et il le savait bien, car il allait signer quelques jours plus tard avec Gosselin, éditeur de Lamartine, de Hugo et de Vigny, mais aussi éditeur français de Walter Scott et de Fenimore Cooper, un contrat pour la publication de son premier chef-d'œuvre : *La Peau de chagrin*.

{1831 – 1832} Le succès : *La Peau de chagrin* et les *Contes philosophiques*

Balzac comptait se consacrer exclusivement à la rédaction de son livre et l'achever en quelques semaines. Mais une avance promise pour des *Scènes de la vie militaire* ne lui fut pas versée, et il dut continuer à honorer ses obligations au *Voleuret* et à la *Revue de Paris*, à laquelle il donna notamment *La Belle Impéria*, premier des futurs *Contes drolatiques*. De sorte que fin février, seuls les dix premiers chapitres du roman étaient prêts. Un vieil antiquaire y montrait à un jeune homme au bord du suicide une étrange peau, gravée d'un pacte qui promettait à son possesseur la réalisation de tous ses désirs, mais l'avertissait qu'à chaque désir exaucé la peau rétrécirait, et avec elle le nombre des jours qu'il lui restait à vivre. Le vieillard y allait en même temps d'un exposé sur les principes qui avaient guidé sa longue vie de centenaire, sur sa philosophie d'économie de soi, privilégiant le Savoir au Pouvoir et au Vouloir, « la faculté sublime de faire comparaître en soi l'univers » aux jouissances matérielles et charnelles. Mais il ne parvenait pas à dissuader le jeune homme, privé jusque-là de tous les plaisirs, de s'emparer de la peau et de s'enfuir. Le roman était lancé.

Balzac songeait aussi de plus en plus sérieusement à se présenter aux élections législatives. Il rédigea pour cela une brochure et perdit beaucoup de temps en démarches auprès des personnes susceptibles d'appuyer sa candidature, à Fougères, à Cambrai, à Tours.

Pour sa première collaboration à *La Revue des Deux Mondes*, qui commençait sa prestigieuse ascension sous la direction de François Buloz, il republia d'ailleurs *Les Deux Rêves*, petit texte fantasmagorique dans lequel Catherine de Médicis donnait à Robespierre une leçon de réalisme politique.

Mais ses travaux littéraires prirent finalement le pas sur ses chimériques ambitions politiques. Au fil des semaines, il publia *Le Réquisitionnaire*, *L'Enfant maudit*, *Les Proscrits*. *La Peau de chagrin* sortit finalement en librairie le 1^{er} août sous la signature d'Honoré de Balzac – et la particule suscita évidemment la raillerie des petits journaux, dont l'écrivain allait être toute sa vie l'une des cibles favorites. Il avait habilement orchestré la sortie du roman à coups d'extraits dans les journaux et de lectures dans les salons, et le succès fut prodigieux. On y vit le tableau de la civilisation contemporaine, « toute parée, toute folle d'ennui et de luxe, avec son dégoût, son désespoir, ses bons mots, ses velléités de science et de religion, ses créations qui avortent, ses vertus qui ne sont pas écloses, son éclat phosphorique, semblable à la lueur émanée des endroits infects, ses prétentions de grandeur, de sévérité, de patriotisme, d'énergie, de rénovation, de génie et d'organisation, de conservation, de durée, et son néant réel, son mal intime, son manque de foi, sa force factice, comme celle de l'ivresse passagère » (Philarète Chasles). On s'arracha ce « livre de brigand qui vous attend au coin d'un bois » (Jules Janin), et le premier tirage (sept cent cinquante exemplaires) fut vite épuisé.

Balzac, lui, savait ce qu'il en coûtait de produire une telle œuvre, d'abuser ainsi de la pensée : le même jour que le roman, il publia *Le Chef-d'œuvre inconnu*, dans lequel le vieux peintre Frenhofer, halluciné, dévoile à son élève son chef-d'œuvre tant travaillé qu'il en est devenu un barbouillis informe – aperçu effrayant des abîmes de la création artistique.

Gosselin signa immédiatement un nouveau contrat avec son auteur pour une réédition du roman augmentée de douze contes philosophiques, illustrations « [du] désordre et [du] ravage portés par l'intelligence dans l'homme » (introduction de Chasles), des excès de l'analyse et de l'égoïsme qui en découlent. Et Balzac, dans l'euphorie de la réussite, décida de s'offrir (à crédit) toutes les commodités coûteuses qu'affichaient ses amis dandies, Charles Lautour-Mézery, Eugène Sue, Jules Janin, et auxquelles son héros aspirait si désespérément. Il loua, dans la maison où il logeait, un appartement plus grand, qu'il fit élégamment aménager, acheta des chevaux, un cabriolet, prit un nouveau domestique, passa chez le tailleur, renouvela ses robes de chambre blanches – sa tenue de travail. Puis il partit se reposer une semaine à la Bouleauinière, la maison que Mme de Berny louait pour la belle saison près de Nemours.

Sollicité de toutes parts, il se réfugia ensuite à Saché. Là, il écrivit notamment *Maître Cornélius*, nouvelle illustration du pouvoir destructeur de la pensée, et travailla aux *Contes drolatiques*, à une deuxième édition des *Scènes de la vie privée* et à divers articles pour des recueils et journaux. Mais il commençait à être fatigué de son état d'« oiseau sur la branche ». De Saché il se rendit chez son amie Zulma Carraud, à Angoulême, et y travailla encore aux *Contes drolatiques*, presque achevés à son retour à Paris, fin décembre.

Début 1832, repris dans le tourbillon de la vie parisienne, il publia plusieurs « scènes de la vie privée », *Le Message*, *Mme Firmiani* (toutes deux à la gloire de Mme de Berny) et *La Transaction*, qui deviendra célèbre sous le titre *Le Colonel Chabert*, histoire pathétique d'un militaire porté disparu lors de la bataille d'Eylau et qui, revenant des années plus tard à Paris, trouve sa maison démolie, sa femme, héritière de toute sa fortune, remariée et mère de deux enfants, et qui tente en vain de recouvrer son identité et ses biens. Il accepta aussi

de collaborer à un nouveau journal légitimiste, *Le Rénovateur*, et fut extrêmement flatté d'être reçu par une admiratrice qui n'avait pas voulu lui révéler son nom quelques mois plus tôt, et qui n'était autre que la marquise de Castries, nièce du duc de Fitz-James, née Maillé, l'une des plus vieilles familles de France, et dont la flamboyante aventure avec Victor de Metternich, fils du chancelier, avait défrayé la chronique. L'écrivain allait lui faire la cour pendant des mois.

Mi-avril, la publication des *Contes drolatiques* fit un beau scandale. Les « foudres des Bégueules et des Académiciens » tombèrent évidemment sur l'ouvrage, pour condamner à la fois son langage délibérément archaïque, à la manière de Rabelais, et sa prétendue « obscénité ». Mais au diable les bourgeois et les hypocrites ! Le duc de Fitz-James, chef du parti légitimiste, félicita gaillardement Balzac d'avoir osé lancer ses joyeuses « Ribaulderies » en travers du choléra qui, en ce mois d'avril, fit près de treize mille victimes à Paris.

Balzac publia encore *La Femme de trente ans* puis, fuyant lui-même l'épidémie, il rejoignit Mme de Berny dans sa maison de campagne près de Chantilly ; il y conçut le futur *Curé de Tours*.

De retour à Paris en mai, toujours tenté par la politique, et envisageant de se porter candidat royaliste à Chinon, il publia dans *Le Rénovateur* un article programme qui enjoignait les légitimistes d'accepter le combat politique dans les termes où il était posé par le XIX^e siècle, et de reconnaître sans arrière-pensées les résultats définitivement acquis par la révolution de 1789. C'en était un peu trop en fait de royalisme « rénovateur », et ce fut son dernier article dans ce journal.

Fin mai paraissait la deuxième édition des *Scènes de la vie privée*, qui avaient doublé de volume. Si Mme de Berny ne s'y était pas opposée, Balzac eût dédié le dernier texte du recueil à une admiratrice qui lui avait écrit trois mois plus tôt d'Odessa en signant « l'Étrangère », et avec laquelle il avait commencé à correspondre.

Début juin, laissant à sa mère, installée rue Cassini, le soin de s'occuper de ses affaires, il repartait à Saché pour travailler à *La Bataille*, un roman auquel il songeait depuis deux ans (et qu'il n'écrivit jamais), un roman « où l'on [entend] à la première page gronder le canon et à la dernière le cri de la victoire, et pendant la lecture duquel le lecteur croit assister à une véritable bataille comme s'il la voyait du haut d'une montagne avec tous ses accessoires, uniformes, blessés, détails. [...] Avec Napoléon dominant tout cela », avait-il noté dans son carnet d'idées. Il comptait aussi y achever un nouveau volume de *Contes philosophiques* pour Gosselin et faire la cour à une jeune et riche veuve du voisinage, qu'il attendit en vain.

De ce séjour naquit la première mouture de *Louis Lambert*, dans lequel Balzac évoquait son enfance au collège de Vendôme et se peignait sous les traits à la fois du narrateur et de son angélique et génial camarade, explorateur et expérimentateur des puissances intérieures de l'homme, auteur d'une « Théorie de la volonté ». Voulant « lutter avec Goethe et Byron, avec Faust et Manfred », ces deux grandes figures de la « curiosité désespérée », Balzac allait travailler et retravailler ce texte jusqu'à s'en rendre malade au cours des semaines et des mois qui suivirent, frôlant la folie et souffrant d'« hallucinations de mots ».

Il écrivit ensuite à Angoulême plusieurs *Contes drolatiques* pour le second dixain et plusieurs « études de femmes », comme *La Femme abandonnée* et *La Grenadière*, qui sonnaient le glas de ses relations amoureuses avec Mme de Berny. Car Balzac n'avait plus qu'une idée en tête, rejoindre Mme de Castries en Savoie – voyage qu'un prêt inattendu d'une amie de la famille, Mme Delannoy, rendit soudain possible.

{août 1832 – 1833} La déconvenue d'Aix et *Le Médecin de campagne*

Début septembre 1832, sévèrement blessé à la jambe au cours du voyage, Balzac arrivait à Aix, où Mme de Castries lui avait loué une petite chambre d'où il découvrait toute la vallée.

Mais bien vite il se rendit compte qu'il n'avait guère de chance de conquérir la belle, malgré tous ses efforts d'élégance et l'offrande des terribles épreuves de *Louis Lambert*, qui lui avaient tant coûté. Pour comble de contrariété, une excursion inconsidérée à la Grande-Chartreuse fit se rouvrir la blessure de sa jambe – à l'occasion, sur le mur d'une cellule du monastère, il avait lu une inscription : « *Fuge, late, tace* » (« Fuis, cache-toi, tais-toi »), qui lui inspira sur-le-champ le sujet du *Médecin de campagne*. Son héros, le docteur Benassis, sera l'un des sosies de Balzac les plus complets qui figurent dans toute son œuvre.

Il espérait toujours malgré tout partir en Italie avec Mme de Castries. Mais après lui avoir accordé la « suave et sainte promesse » d'un baiser, ainsi que Balzac le raconta dans la « confession » abandonnée du *Médecin de campagne*, elle mit brutalement fin à ses espérances lors d'une dernière excursion à Genève. Balzac en fut atterré. Il se vengera bientôt de cet « odieux manège » dans *Désespérance d'amour*, un des contes du second dixain des *Contes drolatiques*, puis dans *La Duchesse de Langeais*.

Éconduit, Balzac se réfugia à la Bouleauinière, auprès de Mme de Berny, à laquelle il dédia la chère *Notice sur Louis Lambert*. Mais, désormais, il n'entretiendra plus avec elle que des relations d'amitié. Il avait promis *Le Médecin de campagne* à l'éditeur Mame pour la mi-novembre mais, lorsque celui-ci vint chercher le manuscrit à Nemours, il s'avéra, à son grand dam, que rien n'était prêt : le sujet s'était étendu dans l'esprit de Balzac (cela arrivera souvent à l'avenir), et le petit in-dix-huit projeté deviendra finalement un roman en deux volumes in-octavo.

Fin janvier 1833 paraissait la deuxième mouture de *Louis Lambert*. Balzac n'en était toujours pas satisfait, mais il avait trop d'obligations pour s'y remettre immédiatement. *Le Médecin de campagne*, histoire d'un homme qui, après un chagrin, au lieu de se suicider ou de se retirer dans un couvent, décide de civiliser un pauvre canton du Dauphiné, lui coûtait un travail énorme (« pas de phrase, d'idée, qui n'ait été vue, revue, corrigée, c'est effrayant »). Outre le second dixain des *Contes drolatiques*, il revoyait en même temps *Les Chouans* et *La Peau de chagrin*, qu'il voulait « irréprochable » pour une nouvelle édition.

Il devait aussi continuer d'assurer sa collaboration mensuelle à la *Revue de Paris*. Et c'est ainsi que, dans une « atmosphère de pensées, d'idées, de conceptions, qui se croisaient, bouillaient, pétillaient dans sa tête à le rendre fou », il écrivit *Ferragus, chef des Dévorants*, premier épisode d'*Histoire des Treize*. Cette histoire de société secrète de « flibustiers en gants jaunes », ayant le pied dans tous les salons, la main dans tous les coffres et la tête sur tous les oreillers, eut en mars et avril un succès prodigieux, et fit piaffer d'impatience les lecteurs de la revue – et jusqu'à la duchesse de Berry, emprisonnée dans la forteresse de Blaye depuis l'échec de son équipée vendéenne : Balzac n'en fut pas peu flatté.

En désaccord avec le directeur de la *Revue de Paris*, Balzac quitta cette publication pour *L'Europe littéraire*, qui lui offrait de meilleures conditions financières – des conditions qui commençaient d'ailleurs à susciter d'âpres jalousies dans le petit monde des lettres. Épuisé par le travail exorbitant qu'il avait fourni au cours des derniers mois, et sur les conseils

du docteur Nacquart, son médecin de famille, épouvanté par ses excès, il partit se reposer un mois à Angoulême, chez Zulma Carraud.

Pendant son absence, *La Duchesse de Langeais*, suite d' *Histoire des Treize*, commença à paraître dans *L'Écho de la Jeune France*, journal ultracatholique et ultraconservateur. Mais il dressait dans ces pages un tableau tellement critique de la vieille aristocratie du faubourg Saint-Germain, et faisait en la duchesse de Langeais un portrait si impitoyable de sa caste (et de Mme de Castries), que *L'Écho*, outré, interrompit la publication. Balzac devra prêcher ailleurs pour une aristocratie moderne, lui qui écrivait à peu près au même moment à sa lointaine correspondante d'Odessa qu'il y avait « bien du courage à se dire légitimiste », que ce parti était « abject ».

Fin mai, d'autres ennuis commencèrent. Balzac publia en effet dans *L'Europe littéraire* un des morceaux capitaux du *Médecin de campagne*: *La Veillée* – Histoire de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat. Le texte rencontra dans toute la France un immense succès. Mais il mit dans une colère noire l'éditeur Mame, qui attendait depuis des mois *Le Médecin de campagne*, pour lequel il avait versé à son auteur une avance : il assigna Balzac en justice et réclama force dommages et intérêts. L'écrivain crut pouvoir l'ignorer. Il poursuivit l'impression des épreuves du *Médecin* à son compte et tâcha d'achever au plus vite. Mais Mame poursuivit sa démarche, le tribunal lui donna raison, et Balzac dut finalement livrer l'ouvrage.

Entre-temps avait paru le second dixain des *Contes drolatiques* (en butte aux mêmes critiques que le premier volume) et la *Théorie de la démarche*, nouveau chapitre du *Traité de la vie élégante* – « M. de Balzac s'est mis à faire des théories sur tout, sur son cheval, sur sa pipe, sur son paillason », commenta méchamment *Le Figaro*.

Le 3 septembre, *Le Médecin de campagne* sortait en librairie, sans nom d'auteur. Et « ma foi, écrivit Balzac à son amie Zulma Carraud, je crois pouvoir mourir en paix, j'ai fait pour mon pays une grande chose. Ce livre vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées. C'est l'Évangile en action ». Dans cette chaleureuse « scène de la vie de campagne », issue des idées politiques que n'avaient pas voulu publier les journaux légitimistes, il avait aussi souhaité, avoua-t-il, rivaliser de style avec la « Profession de foi du vicaire savoyard » de l'*Émile* de Rousseau, et aborder, avec la description de la vallée de la Grande-Chartreuse, dont l'aspect l'avait immensément saisi, « la grande question du paysage dans la littérature ».

Il ne fut pas compris. La presse, et notamment la presse légitimiste bien sûr, fut impitoyable : elle railla le village de coccagne reconstruit par Benassis, et dénonça « ce nouveau genre de roman, genre professeur et dogmatique, qui va catéchisant et instruisant ». Balzac affecta de s'en moquer. « Je veux gouverner le monde intellectuel en Europe et encore deux ans de patience et de travaux, et je marcherai sur toutes les têtes de ceux qui voudraient me lier les mains, retarder mon vol. La persécution, l'injustice me donnent un courage de bronze », écrivit-il à l'Étrangère, avec laquelle il correspondait maintenant assidûment.

Le 19 septembre paraissait encore dans *L'Europe littéraire* le début d'une nouvelle intitulée *Eugénie Grandet*, « scène de la vie de province » au seuil de laquelle Balzac revendiquait le droit de « prodiguer les longueurs exigées par le cercle de minuties », la grisaille et le vide apparent qui font toute la vie de province, négligée par les « peintres littéraires ». Il y campait solidement le personnage du père Grandet, qui allait donner à l'avarice, à la rétention, une grandeur proprement épique.

Puis il partit pour Besançon, officiellement pour se procurer un papier spécial en vue d'un projet d'édition bon marché par abonnement, en réalité pour retrouver à Neuchâtel

la mystérieuse «Étrangère», qui lui avait révélé son prénom, Éveline, et dont il était tombé, par lettre, éperdument amoureux.

{octobre 1833 – octobre 1834} Le lancement des *Études de mœurs*

Après un romantique voyage à travers les montagnes du Jura, Balzac rencontra enfin sa correspondante sur la promenade du Crêt, au bord du lac de Neuchâtel : brune et potelée dans une robe couleur pensée, la main petite, l'œil voluptueux, elle avait vingt-neuf ans et n'en avait que vingt-sept. Elle lui dit enfin son nom, Éveline Hanska, avec un fort accent slave qui le séduisit prodigieusement. Née à Rzewuska, de fort noble souche polonaise, elle était l'épouse d'un riche propriétaire terrien, de vingt ans son aîné, et la mère d'une petite fille de quatre ans, la seule de ses enfants qui eut survécu. Elle vivait retirée dans son domaine de Wierzchownia, en Ukraine, et trompait son ennui en lisant des romans français. Elle était passablement portée sur le mysticisme. Elle avait trois sœurs et un frère romancier, Henri Rzewuski, promoteur du roman historique à la Walter Scott en Pologne – d'ailleurs, elle trouva que Balzac ressemblait à Scott un peu physiquement et beaucoup par sa gaieté et sa bonne humeur. Balzac, quant à lui, ne trouvait d'autre parangon à Mme Hanska que Laure, sa sœur bien-aimée.

Après avoir cherché en vain pendant plusieurs jours à échapper à l'omniprésent mari, on échangea un premier baiser et un serment : l'on s'attendrait jusqu'à la mort du comte Hanski.

Début octobre, Balzac, de retour à Paris, apprenait que sa maîtresse d'alors, une gentille petite personne nommée Maria du Fresnay, elle aussi mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, était enceinte de lui. C'est à elle que Balzac dédicacera plus tard *Eugénie Grandet*, roman auquel il se remit avec d'autant plus de cœur que son projet de réunir ses œuvres en une seule édition, dédaigné par Gosselin, avait trouvé preneur. Mme veuve Béchet, éditeur, lui achetait vingt-sept mille francs (environ six cent mille de nos francs) les *Études de mœurs au XIX^e siècle*, en douze volumes in-octavo. Voilà qui allait «retentir dans notre monde d'envie, de jalousie, de sottise» et «faire rugir tous les fainéants, les aboyeurs, les gens de lettres!» annonça-t-il, exultant, à Mme Hanska. L'édition consistera en neuf volumes de réimpressions de romans et nouvelles, et trois volumes d'inédits, le tout divisé en quatre séries : *Scènes de la vie privée*, *Scènes de la vie de province*, *Scènes de la vie parisienne* et *Scènes de la vie de campagne*, à paraître en six livraisons de deux volumes chacune. Balzac affirmait avoir «presque» toutes ses idées pour les œuvres encore à écrire. Mais, couché à dix-huit heures et relevé à minuit, il allait désormais être pris par le travail «comme un forçat dans sa manille».

Mi-décembre, les deux premiers volumes des *Études de mœurs* étaient mis en vente, avec en inédits *Eugénie Grandet*, accueillie par un concert unanime de louanges, et *L'Illustré Gaudissart*, où Balzac se caricaturait à plaisir en commis-voyageur, loin des pâleurs romantiques en vogue. Puis il vola à Genève retrouver les Hanski, avec dans ses bagages le manuscrit d'*Eugénie Grandet* en cadeau de Noël pour Mme Hanska.

On fit des excursions littéraires, à Ferney sur les traces de Voltaire, à Coppet sur celles de Mme de Staël, à la villa Diodati sur celles de Byron. Mais Balzac travailla beaucoup aussi. Il commença notamment un étrange roman mystique situé en Norvège, *Séraphita*, dont il avait eu l'idée en visitant l'atelier du sculpteur Théophile Bra (cousin de la poétesse Marceline

Desbordes-Valmore), et dont le personnage central était un ange androgyne, aimé à la fois d'un homme et d'une femme. Et finalement, le 26 janvier 1834, «jour inoubliable», Balzac et Mme Hanska devinrent amants.

L'écrivain rentra à Paris muni d'une recommandation auprès de la comtesse Apponyi, femme de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, qui l'invitera désormais à ses réceptions, où se pressait l'aristocratie cosmopolite européenne. Et, malgré quelques soucis familiaux, il se replongea immédiatement dans ses travaux, acheva *La Duchesse de Langeais* et commença *La Fille aux yeux d'or* (troisième épisode d'*Histoire des Treize*), qui s'ouvre sur une description dantesque de Paris en proie à la soif de l'or et du plaisir.

Fin mars, la seconde livraison des *Études de mœurs* était prête – et Balzac si épuisé qu'il resta prostré pendant quatre jours, terrorisé par son propre anéantissement. Il partit se reposer à Frapesle, près d'Issoudun, où vivait désormais son amie Zulma Carraud. Bien évidemment, à peine délassé, il se remit à écrire, et entreprit *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Biotteau, chevalier de la Légion d'honneur, marchand parfumeur, et adjoint au maire du 2^e arrondissement de la ville de Paris*, «œuvre capitale», écrivit-il à Mme Hanska. C'était «Socrate *bête* buvant dans l'ombre et goutte à goutte sa ciguë, l'ange foulé aux pieds, l'honnête homme méconnu», un grand tableau, «plus vaste» que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors.

Décidément, tout n'était pas dit de lui, il n'en était «encore qu'aux petits détails d'une grande œuvre». Et son ambition grandissait à mesure. «Je ne suis jaloux que des morts illustres», écrivit-il à Mme Hanska, après avoir entendu au Conservatoire la *Cinquième Symphonie* de Beethoven. «Beethoven, Michel-Ange, Raphaël, le Poussin, Milton, enfin tout ce qui a été grand, noble et solitaire m'émeut.» Avec un œil très sûr, il ne remarqua d'ailleurs au Salon de peinture, ce printemps-là, qu'un seul tableau : les fameuses *Femmes d'Alger dans leur appartement* de Delacroix.

Le 26 avril, il fut invité à dîner avec Vidocq, l'ancien bagnard devenu chef de la police, dont il s'inspirera bientôt pour le célèbre personnage de Vautrin. Au cours du même dîner, le bourreau Sanson (dont il avait écrit une partie des mémoires apocryphes cinq ans plus tôt...) lui confia les remords que lui avait laissés l'exécution de Louis XVI. Tout cela lui ouvrait de vastes perspectives, et allait contribuer à donner à son œuvre son extraordinaire profondeur de champ.

Mais bien qu'il fût grassement payé, et paradât à l'ambassade d'Autriche dans un voyant habit bleu à vingt-quatre boutons d'or guillochés, Balzac ne pouvait toujours pas faire face à ses échéances, et se voyait contraint d'accepter de petites besognes alimentaires. Il fallait que tout marche de front : «la littérature de gros sous, les niaiseries, les études de mœurs et les grandes pensées» incomprises.

Ni les chagrins de Mme de Berny (dont l'une des filles était devenue folle, sans espoir de guérison), ni les difficultés familiales, ni les disputes avec l'éditeur Gosselin n'eurent raison de sa détermination. Mi-juin, d'une conversation avec son voisin et ami l'astronome François Arago, directeur de l'Observatoire, naquit le sujet de *La Recherche de l'Absolu*, histoire d'un chimiste flamand lancé, suite à une conversation avec un fascinant visiteur polonais, à la recherche de la «substance commune à toutes les créations», du corps simple ultime, et dont la passion allait tout dévorer sur son passage.

Mi-juillet, Balzac s'entendait avec Edmond Werdet pour la publication des *Études philosophiques*, réédition (augmentée d'inédits) de *La Peau de chagrin* et des *Contes philosophiques*.

Fin août, au prix d'une écrasante fatigue cérébrale, le premier jet de *La Recherche de l'Absolu* était achevé. Balzac, qui avait dû apprendre en quelques jours, avec Arago et son collègue Laugier, suffisamment de chimie « pour laisser le livre vrai scientifiquement », fut encore dans l'obligation de remanier dix à douze fois les épreuves. Le livre parut fin septembre dans la troisième livraison des *Études de mœurs*.



{1834} *Le Père Goriot*: le procédé des personnages reparaissants et le premier plan d'ensemble de l'œuvre

Le docteur Nacquart, craignant que son patient ne mourût « sur le dernier gradin », ordonna à Balzac de prendre des vacances, « de ne rien écrire, ne rien lire, ne rien faire et ne penser à rien » – « si possible ! » avait-il ajouté en riant. L'écrivain partit donc de nouveau à Saché. Mais, après quelques jours de repos, incapable encore une fois de se contenir, c'est une autre « maîtresse œuvre » qu'il entreprit : *Le Père Goriot*, « peinture d'un sentiment si grand que rien ne l'épuise, ni les froissements, ni les blessures, ni l'injustice », l'histoire d'un homme « qui est père comme un saint, un martyr est chrétien » – et qui, s'étant dépouillé de tout pour ses filles, mourrait finalement comme un chien tandis qu'elles paraderaient au bal.

Mi-octobre, il rentra triomphant à Paris et annonça à sa famille qu'il était « tout bonnement en train de devenir un génie ». Car, sans doute en insérant à nouveau dans *Le Père Goriot*, dix ans avant la date de l'action de *La Peau de chagrin*, le personnage de Rastignac, il avait eu une nouvelle idée : celle de faire reparaître ses personnages d'un roman à l'autre, à des époques différentes de leurs vies, et d'étendre le procédé à toute son œuvre. Ainsi, pour commencer, on retrouverait dans *Le Père Goriot*, plus jeunes de dix ans, Mme de Beauséant (de *La Femme abandonnée*), la duchesse de Langeais, Mme de Restaud (de *Gobseck*) et lady Brandon (de *La Grenadière*). Quant aux personnages nouveaux, comme Vautrin ou le futur médecin Bianchon, ils étaient grâce à ce système promis à une longue carrière dans l'œuvre à venir.

Et Balzac avait désormais le plan général de cette œuvre bien en tête. Le 26 octobre 1834, dans une lettre célèbre, il décrivit à Mme Hanska la structure de ce qu'il appelait alors les « études sociales » : « Les *Études de mœurs* représenteront tous les effets sociaux sans que, ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une zone sociale, ni un pays français, ni quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre, ait été oublié. [...] la seconde assise sont les *Études philosophiques*, car après les effets, viendront les causes. [...] je dirai pourquoi les sentiments, sur quoi la vie; quelle est la partie, quelles sont les conditions au-delà desquelles ni la société, ni l'homme n'existent. Et après l'avoir parcourue (la société), pour la décrire, je la parcourrai pour la juger. Aussi, dans les *Études de mœurs* sont les individualités typisées; dans les *Études philosophiques* sont les types individualisés. Ainsi, partout j'aurai donné la vie – au type en l'individualisant, à l'individu en le typisant. [...] / Puis, après les effets et les causes, viendront les *Études analytiques*, dont fait partie la *Physiologie du mariage*, car après les effets et les causes doivent se rechercher les principes. Les mœurs sont le spectacle, les causes sont les coulisses et les machines. Les principes, c'est l'auteur, mais, à mesure que l'œuvre gagne en spirales les hauteurs de la pensée, elle se resserre et se condense. S'il faut 24 volumes pour les *Études de mœurs*, il n'en faudra que 15 pour les *Études philosophiques*; il n'en faut que 9 pour les *Études analytiques*. Ainsi, l'homme, la société, l'humanité seront

décrites, jugées, analysées /sic/sans répétitions, et dans une œuvre qui sera comme les *Mille et Une Nuits* de l'Occident. Quand tout sera fini, ma *Madeleine* grattée, mon fronton sculpté, mes planches débarrassées, mes derniers coups de peigne donnés, j'aurai eu raison ou j'aurai eu tort. Mais après avoir fait la poésie, la démonstration de tout un système, j'en ferai la science dans l'*Essai sur les forces humaines*. /Et, sur les bases de ce palais, moi enfant et rieur, j'aurai tracé l'immense arabesque des *Cent Contes drolatiques*.» Et, pour calmer la jalousie toujours en éveil de Mme Hanska, alarmée par des rumeurs, il ajoutait : «Croyez-vous, madame, que j'aie beaucoup de temps à perdre aux pieds d'une parisienne ? Non ; il fallait choisir. Hé bien, je vous ai découvert aujourd'hui ma seule maîtresse ; je lui ai ôté ses voiles, voilà l'œuvre, voilà le gouffre, voilà le cratère, voilà la matière, voilà la femme, voilà celle qui prend mes nuits, mes jours [...] Ah, je vous en supplie, ne me prêtez jamais rien de petit, de bas, de mesquin. Vous pouvez mesurer l'envergure de mes ailes.»

Voulut-il fêter sa grande idée ? Le 2 novembre, après avoir fait refaire en rouge et noir les sièges et tentures de sa salle à manger, renouvelé le tapis, garni les jardinières et complété son argenterie (à crédit, évidemment), il donna un dîner somptueux à ses amis dandies, avec lesquels il partageait à l'opéra la fameuse « loge des tigres ». Rossini déclara n'avoir jamais rien bu ni mangé de mieux chez les souverains ! Mme Hanska, apprenant ces folles dépenses, reprocha à Balzac ses allures de Lucullus. Mais Balzac (qui avait attelé à plusieurs projets ses jeunes amis Jules Sandeau et Étienne Arago) comptait, comme toujours, être promptement renfloué par un succès au théâtre.

Le Père Goriot, œuvre « monstrueusement triste » (mais « il fallait bien pour être complet montrer un égot moral de Paris », même si cela faisait l'effet d'une « plaie dégoûtante »), avança vite – au détriment de *César Birotteau*, de *Séraphita* et de la première livraison des *Études philosophiques*, qui parut début décembre avec beaucoup de retard, précédée d'une grande introduction signée Félix Davin. Supervisé et dûment « serinetté » par Balzac, Davin y reprenait les idées de Philarète Chasles et montrait l'unité de ces *Études*, toutes axées autour des principes selon lesquels la « pensée » est « la cause la plus vive de la désorganisation de l'homme, et conséquemment de la société », et « les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs », qui sont tous « des torrents de pensées » (*Ecce Homo*), sont pour l'homme un véritable « poison ».

Balzac, qui avait aussi mis en chantier les *Mémoires de deux jeunes mariées* et *La Vieille Fille*, et écrit plusieurs nouvelles, était à nouveau épuisé. Mais *Le Père Goriot* commençait à paraître dans la *Revue de Paris*, avec un succès phénoménal. Il n'y avait plus aucun moyen de « sauter hors du char ».



{1835 – 1836} *Le Lys dans la vallée* et l'intermède journalistique de la *Chronique de Paris*

Au début de l'année 1835, malgré ses grands serments de fidélité à Mme Hanska, Balzac noua une fougueuse liaison avec une belle Anglaise, la comtesse Guidoboni-Visconti. Et, pour échapper à la fois aux créanciers, aux sergents de la Garde-Nationale et aux indiscrets, il loua bientôt à Chaillot, rue des Batailles, sous un faux nom, le deuxième étage d'une maison inhabitée. Il s'y fit aménager une « cellule inabordable », où l'on n'était introduit que si l'on connaissait plusieurs mots de passe, et décrivit lui-même dans *La Fille aux yeux d'or* le luxueux

salon de ce nouveau logis, avec ses murs tendus de mousseline, son immense divan turc en cachemire blanc, ses coussins, ses dorures – il y reçut sans aucun doute sa nouvelle maîtresse et tâcha d'attirer là Mme de Castries.

Dans cet antre dont la décoration comblait enfin ses vœux, il se remit à *Séraphita* et entreprit une nouvelle œuvre : *Le Lys dans la vallée*, inspiré du roman de Sainte-Beuve *Volupté*, qu'il avait lu au mois d'août précédent et jugé « souvent mal écrit, faible, lâche, diffus » et puritain, mais dont l'héroïne lui avait donné l'envie de peindre une femme vertueuse, mais vertueuse par goût, sensible, tentée. « Ce sera à fondre en larmes », écrivit-il à Mme de Castries, en lui annonçant que l'héroïne se prénommerait Henriette, comme elle. Mais Mme de Mortsauf renverra bel et bien à Mme de Berny. Et lady Arabelle Dudley, la belle Anglaise torride qui détournera d'elle Félix de Vandenesse, le héros très autobiographique du roman, devra évidemment beaucoup à la comtesse Guidoboni-Visconti.

En mai, *La Fille aux yeux d'or* parut dans la quatrième livraison des *Études de mœurs*. Puis, apprenant que Mme Hanska, alors à Vienne avec son mari, allait bientôt repartir pour l'Ukraine, Balzac décida brusquement d'aller la voir, emportant dans ses bagages le manuscrit de *Séraphita*, relié dans un morceau de drap gris pris à une robe qu'elle portait à Genève.

Il s'était promis de travailler, mais ne put se soustraire à de flatteuses mondanités. Il rencontra le chancelier de Metternich et visita le champ de la bataille de Wagram en compagnie du fils aîné du maréchal Schwartzberg, vainqueur de Napoléon à Leipzig. Charles Hanski et sa femme le présentèrent à leurs amis, et ses « monologues improvisés » (dans lesquels, rapporta un témoin, il faisait « tourbillonner comme un artificier la poésie, la politique, les forçats, le magnétisme ») éblouirent – ou agacèrent. Les amants se quittèrent en se promettant de nouveau de s'attendre jusqu'au jour où ils seraient « libres ». Quand ? Il valait mieux que Balzac ne le sût pas : il allait continuer d'entretenir avec Mme Hanska une abondante correspondance, mais il ne la reverrait que... huit ans plus tard.

Il rentra sans un sou, et travailla tout l'été avec acharnement au *Lys dans la vallée*, à *Séraphita* et au *Contrat de mariage*, revit encore *Louis Lambert* et *Gobseck*. Il rêvait de fonder un, voire deux ou trois journaux, d'être à la tête d'un groupe d'influence qu'il songeait très sérieusement à appeler « le parti des intelligentiels », de posséder une maison afin d'être éligible et de pouvoir se lancer dans la politique.

En décembre, Balzac négocia un accord pour la réimpression de ses œuvres de jeunesse, ses premières « ordures littéraires », comme il les appela dans une lettre à sa mère. Et *Séraphita*, exemple du mysticisme « tenu pour vrai, personnifié, montré dans toutes ses conséquences », parut dans *Le Livre mystique*, avec *Les Proscrits*, illustration du mysticisme « dans son naïf triomphe » médiéval, et une nouvelle version de *Louis Lambert*, illustration du « mysticisme pris sur le fait », portrait du « Voyant marchant à sa vision, conduit au Ciel par les faits, par ses idées, par son tempérament ». Traité de fou lorsque avait été publié en revue le chapitre IV de *Séraphita*, dans lequel il résumait la doctrine de Swedenborg, Balzac savait bien que, en une époque aussi sceptique, il s'exposait à toutes les plaisanteries en voulant représenter « les grandes conceptions de l'extase humaine échauffée par le souffle divin ». Mais il ne jugeait pas « honorable pour la littérature française de rester muette sur une poésie aussi grandiose que celle des Mystiques », qu'il s'était efforcé de rendre « attrayante comme un roman moderne ».

Enfin, l'occasion se présenta d'acheter un journal, une feuille royaliste, la *Chronique de Paris*. Balzac bénéficia-t-il d'un soutien politique de la part du parti de Molé, comme

on l'a suggéré? C'est fort possible. À la veille de Noël, il acquit en effet pour une bouchée de pain la majorité des parts du journal. Confiant dans sa capacité à trouver des capitaux, il s'engagea à payer seul les frais, évalués pour le premier semestre à quarante-cinq mille francs (près d'un million de nos francs).

Une grave dispute éclata alors entre Balzac et Buloz, le directeur de *La Revue des Deux Mondes*, qui avait vendu à une revue de Saint-Pétersbourg des épreuves du *Lys dans la vallée*. Des placards informes, alors que Balzac s'échinait depuis des semaines à peaufiner son œuvre! À titre de dédommagement, l'écrivain, furieux, demanda l'autorisation de publier immédiatement son roman en volume. Buloz refusa cet arrangement. L'on en décousit donc devant les tribunaux. Après cinq pénibles mois, Balzac obtint satisfaction, et le roman parut début juin, précédé d'une mordante *Histoire du procès auquel a donné lieu «Le Lys dans la vallée»*. Mais «ce sont des victoires qui tuent», écrivit-il à Mme Hanska, «encore une et je suis mort».

Pendant ce temps, il avait énormément travaillé pour faire marcher la *Chronique de Paris*, qui paraissait deux fois par semaine, couvrait tous les sujets possibles, politique, littérature, arts, théâtre, sciences, industrie, mondanités, affaires judiciaires, et proposait évidemment des nouvelles et romans, le tout illustré de caricatures de Monnier, de Grandville, de Daumier. Il y publia *L'Interdiction*, le début du *Cabinet des antiques*, *Facino Cane* (où il se souvenait de ses promenades dans le faubourg, du temps de la rue Lesdiguières). Mais le journal n'arrivait pas à démarrer, Balzac était déçu par ses jeunes collaborateurs, et c'est sans grand résultat qu'il se ruina pour offrir un dîner à de potentiels nouveaux actionnaires.

En juin parut *Ecce Homo*, où Balzac énonçait de nouveau la thèse philosophique de toute son œuvre, le pouvoir destructeur de la pensée, et son fondement physiologique. «La pensée, y expliquait un vieux médecin, est un fluide de la nature des impondérables qui a, en nous, son système circulatoire, ses veines et ses artères; [...] un homme peut le tarir dans sa source par un mouvement moral qui dépense tout, comme on peut tarir celle du sang en s'ouvrant l'artère crurale.» Si cette théorie était vraie, il y avait donc une «lacune effroyable» dans les lois humaines, «celles des crimes purement moraux contre lesquels il n'existe aucune répression, qui ne laissent point de trace», celles des «horribles supplices infligés dans l'intérieur des familles, dans le plus profond secret, aux âmes douces par les âmes dures» et déjà dénoncés par l'abbé de Montivers dans *Annette et le Criminel*. Ces «lutttes secrètes», éternel sujet d'observation sociale, n'étaient-elles pas déjà l'objet d'un grand nombre des romans de l'écrivain? En tout cas, ainsi se trouvaient explicitement reliées et articulées entre elles les *Études philosophiques* et les *Études de mœurs*.

La *Chronique de Paris* capota mi-juillet, laissant Balzac avec une dette supplémentaire de quarante mille francs (près de neuf cent mille de nos francs).

{juillet 1836–janvier 1837} *Illusions perdues* et l'achèvement des *Études de mœurs*

«Mort à moitié», Balzac était de nouveau parti se reposer à Saché. Mais, à peine arrivé, il avait écrit en quelques jours les quarante premiers feuillets d'une nouvelle œuvre : *Illusions perdues*. Ce brusque «torrent de travail» lui avait d'ailleurs valu un «coup de sang» qui l'avait terrassé dans le parc des Margonne – mais c'était «fort bien torché», écrivit-il à son ami Émile Regnault. De toute façon, il ne fallait pas traîner, car Mme Béchet l'avait

sommé par voie d'huissier de fournir la dernière livraison des *Études de mœurs*, qui avait déjà six mois de retard.

En fait, quelques semaines plus tard, Balzac parvint à faire racheter les *Études de mœurs* par Werdet, éditeur des *Études philosophiques*, dont il voulait faire son unique éditeur. Et, chargé de représenter le comte Guidoboni-Visconti dans une affaire de succession, il partit en Italie – accompagné d'une aspirante femme de lettres, Caroline Marbouty, habillée en homme.

Au retour, il apprenait la mort de Mme de Berny, qu'il n'avait pas revue depuis qu'elle avait perdu son fils Armand, en novembre de l'année précédente, et fermé sa porte à toute visite.

Très affecté, blessé de surcroît par l'incompréhension méchante des critiques envers *Le Lys*, Balzac prit le seul parti qui lui restait, comme toujours : il s'immergea dans le travail.

Début octobre, il donnait à Émile de Girardin le premier jet de *La Vieille Fille*, pour paraître par tranches journalières dans *La Presse*, mode de publication alors inédit, et fournit un travail considérable pour tenir ce nouveau défi. L'œuvre, hélas, fut jugée trop « libre », et fut victime d'une campagne de presse dirigée en grande partie contre Girardin.

Mais Balzac se vit récompensé autrement de ses efforts. Le 15 novembre, il signa avec les éditeurs Delloye et Lecou un contrat ayant pour but de « réunir et concentrer sous une seule direction l'exploitation de ses œuvres », faites et à faire, pour une durée de quinze ans. Les bénéfices seraient partagés par moitié, et Balzac, qui s'engageait à fournir « au moins six volumes par an pendant six années consécutives », se voyait accorder une avance de cinquante mille francs (plus d'un million de nos francs). Voilà qui mettait fin à des angoisses qui auraient fini par l'emporter, selon la confiance de Balzac à un ami. Et de comparer ce contrat à celui que Chateaubriand avait signé six mois plus tôt avec le même éditeur pour la publication posthume des *Mémoires d'outre-tombe* (mais Chateaubriand avait reçu cent cinquante-six mille francs...). Il régla ses dettes les plus urgentes, et, le cœur beaucoup plus léger, il partit pour la Touraine.

Il eut là l'occasion de rencontrer Talleyrand, quatre-vingt-deux ans, qui l'impressionna par « deux ou trois jets d'idées prodigieuses », et travailla aux *Illusions perdues* (c'est-à-dire à la première partie du roman tel que nous le lisons aujourd'hui), qui parut en février **1837** dans la dernière livraison des *Études de mœurs*. À l'origine, expliqua Balzac dans une préface, « il ne s'agissait d'abord que d'une comparaison entre les mœurs de la province et les mœurs de la vie parisienne », des « illusions que l'on se forme les uns sur les autres en province par le défaut de comparaison ». Mais à l'exécution, cette histoire d'une imprimerie de province et d'« un jeune homme qui se croit un grand poète » avait pris de l'envergure. La plus « grande plaie de ce siècle » étant, selon Balzac, le journalisme, « qui dévore tant d'existences, tant de belles pensées », il avait décidé de suivre son personnage à Paris, de dévoiler « les mœurs intimes du journalisme », au risque de faire « rougir plus d'un front ». Il ignorait quand il pourrait achever son ouvrage, mais il annonçait deux autres volumes.

Les *Études de mœurs* étaient en effet loin d'être achevées : Balzac prévoyait qu'elles comporteraient pas moins de vingt-cinq volumes et de mille personnages. Il espérait venir à bout de son entreprise de « description complète de la société, vue sous toutes ses faces, saisie dans toutes ses phases » en **1840**.

{1837 – 1840} Aux Jardies

En fait d'être tranquille pour travailler, Balzac se trouva alors poursuivi en justice par l'un de ses anciens associés de la *Chronique de Paris*. Et il fut très heureux d'être envoyé de nouveau en Italie par le comte Guidoboni-Visconti. Il fut d'ailleurs reçu par la bonne société milanaise avec un empressement extrêmement flatteur, et présenté à Manzoni, le célèbre auteur des *Fiancés*. Il en profita pour visiter Venise et Florence, et ne rentra à Paris qu'en mai.

Traqué, écrasé par l'ampleur de ses obligations littéraires, il se remit au travail avec difficulté. Il rédigea *Massimilla Doni*, la dernière des *Études philosophiques*, publia *Gambara*, nouvelle musicale, et *La Femme supérieure (Les Employés)*, critique de l'administration et des mœurs bureaucratiques.

En septembre, pour échapper à ses obligations de garde national, il décida de quitter la capitale pour s'installer à Sèvres, où il avait acheté un terrain fort pentu, au lieu-dit «les Jardies», sur lequel il allait faire construire une petite maison. En attendant, il se retrancha dans la mansarde de la maison de Chaillot, où il avait gardé quelques affaires, pour tâcher d'achever *La Maison Nucingen* et d'échafauder une comédie susceptible de renflouer ses finances.

Début décembre parut le troisième dixain des *Contes drolatiques*, tandis que Balzac parvenait à achever *César Biotteau* pour *Le Figaro* et corrigeait une nouvelle édition illustrée de *La Peau de chagrin*. Après quoi, il resta prostré pendant tout le mois de janvier 1838, «dans un état d'anéantissement inexprimable» – qui ne l'empêcha pas cependant d'arrondir son petit domaine de Sèvres d'une poignée de parcelles, et de s'endetter gravement auprès des entrepreneurs.

Il passa ensuite un mois à Frapesle. Incapable de travailler, il rendit une longue visite à George Sand, qui menait alors à Nohant à peu près la même vie de bénédictin des lettres que lui. Il en revint avec une amitié retrouvée – et le sujet d'un nouveau livre (ce sera *Béatrix*), inspiré des amours orageuses de Franz Liszt et de Marie d'Agoult, que lui avait racontées George Sand.

Puis il décida de partir en Sardaigne, où, selon un marchand génois croisé en Italie l'année précédente, on pouvait faire fortune en exploitant les scories argentifères d'anciennes mines romaines. Comme il n'avait pas les moyens de s'offrir des places confortables, le voyage fut rude, jusqu'à Marseille d'abord, puis à travers la Sardaigne, où il découvrit à son grand étonnement «une population déguenillée, toute nue, brune comme des Éthiopiens», et eut l'impression d'être déjà en Afrique. Il n'arriva hélas à destination que pour apprendre que le fameux Génois s'était fait attribuer la concession.

Il ne rentra pas directement à Paris, mais passa un grand mois à Milan pour s'occuper des affaires des Visconti. Il y travailla à *La Torpille* (histoire d'une prostituée rachetée par l'amour et début de ce qui deviendra *Splendeurs et misères des courtisanes*). De retour à Paris début juin, il apprit la mort de la duchesse d'Abrantès, qui après avoir vécu aux premières loges les grandes heures de l'Empire, avait fini sa vie dans le plus grand dénuement.

Fin juillet, enchanté, il s'installait enfin dans les plâtres encore humides des Jardies, sa chartreuse, son havre, son bâton de perroquet.

La Maison Nucingen fut publiée fin septembre, et jugée d'une «effrayante obscurité».

Son analyse des «roueries de la haute banque» ne valut à Balzac que des sarcasmes : ses connaissances encyclopédiques exaspéraient. Il s'attendait par ailleurs à bien des reproches d'immoralité à propos de *La Torpille*. Mais enfin, il voulait « décrire la société dans son entier », avec « ses parties vertueuses, honorables, grandes, honteuses, avec le gâchis de ses rangs mêlés, avec sa confusion de principes, ses besoins nouveaux et ses vieilles contradictions ». Et ce n'était pas de sa faute s'il n'y avait plus de poésie, de merveilleux, que dans la « description de la grande maladie sociale ».

Au cours de l'été, quoique très déprimé depuis la mort de Mme de Berny et souffrant de la solitude et des reproches constants de Mme Hanska, il avait aussi entamé la rédaction du *Curé de village*, « pendant religieux » du *Médecin de campagne*, et écrit la suite du *Cabinet des antiques*, qui commença à paraître en feuilleton. Mais les factures s'amoncelaient de manière effrayante...

Début janvier **1838**, après avoir adhéré à la nouvelle Société des gens de lettres dont il avait appelé la création de ses vœux quatre ans plus tôt, il publiait *Une fille d'Ève*, histoire d'une épouse courtisée par un écrivain et résistant à ses avances – comme avait résisté à Balzac, à Milan, la jeune comtesse Clara Maffei. Le roman, conçu comme une « scène de la vie privée », déçut les lecteurs, qui, ayant pris goût aux *Scènes de la vie parisienne*, s'attendaient à des péripéties plus dramatiques. Balzac dut également se défendre des critiques que commençait à lui valoir le système des personnages reparaissant – système qui exposait le milieu de la vie d'un personnage alors que le lecteur en ignorait le début. Il espérait que cet inconvénient, lié à l'élaboration de l'œuvre, apparaîtrait au lecteur, lorsque celle-ci serait achevée, comme une « profonde combinaison ».

Le début du *Curé de village*, énigme criminelle et édifiante à la fois, obtint en revanche un franc succès – mais les lecteurs durent attendre six mois le fin mot de l'histoire, car Balzac s'était lancé dans la rédaction de *Béatrix*. Il travaillait aussi à une comédie bourgeoise, *L'École des ménages*, pour le théâtre de la Renaissance – qui malheureusement refusa la pièce fin février.

Fuyant un moment la solitude et les problèmes des Jardies, où un mur d'enclos s'était écroulé dans le terrain voisin, Balzac prit alors une mansarde rue de Richelieu, pour être plus près des imprimeries. À défaut de pouvoir se détendre par un voyage, il alla visiter le Salon de peinture et lut *La Chartreuse de Parme*, le dernier livre de Stendhal, qu'il jugea être un chef-d'œuvre.

En avril-mai parut *Béatrix*, où Balzac campait le « type essentiel » du jeune homme « dans toute sa gloire, offrant à la fois beauté, noblesse et sentiments purs », et peignait George Sand sous les traits de la femme-auteur Félicité des Touches, alias Camille Maupin. Début juin, la deuxième partie des *Illusions perdues* était prête, et assortie d'une préface où Balzac dénonçait une fois de plus le « cancer » du journalisme, en espérant que le livre découragerait les belles jeunes âmes de province de venir grossir les rangs des damnés de la capitale. Le livre déclencha dans la presse des « rugissements » prévisibles.

Puis l'écrivain retourna aux Jardies, où, immobilisé plusieurs semaines à la suite d'une chute, il travailla à la fin du *Curé de village* et aux *Secrets de la princesse de Cadignan*, où l'on retrouvait, sous un nouveau masque, la belle Maufrigneuse du *Cabinet des antiques*. Il conçut aussi *Pierrette*, sombre histoire d'une jeune fille martyrisée par une vieille fille – ce livre qui devait être à l'origine une bluette voyait affleurer finalement les « immondices du cœur humain ».

Fin août, il se laissait convaincre par son ami Gavarni de prendre la défense du notaire Peytel (ancien journaliste), qui, par sens de l'honneur, avait refusé de plaider le crime passionnel, et avait été condamné à mort à Bourg-en-Bresse pour le double meurtre de sa femme et de son domestique. L'initiative ne valut à l'écrivain, une fois de plus, que les quolibets de la presse, et resta vaine. Peytel ayant quelques années plus tôt raillé Louis-Philippe dans une *Physiologie de la poire*, le roi, pourtant hostile à la peine de mort, n'accorda pas sa grâce. Le notaire fut exécuté fin octobre, et Balzac en fut très choqué.

Toujours traqué « comme un lièvre, et mieux qu'un lièvre » par les créanciers, il se remit au travail avec une énergie de « machine à vapeur ». Victor Hugo lui ayant appris qu'il se présentait à l'Académie française, il retira sa propre candidature.

{1840} *Vautrin*: une première tentative au théâtre

En octobre, Balzac avait aussi signé avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin un contrat pour la représentation d'un « grand drame » tiré de ses romans, *Vautrin*. Mais il n'avait pas compté avec la censure, qui, fin janvier 1840, rejeta le texte de la pièce, arguant que le personnage de Vautrin, « voleur philosophe et railleur », rappelait trop souvent « par ses allures et son langage le type de Robert Macaire » (héros d'une pièce célèbre interdite six ans plus tôt). Revue et corrigée, la pièce fut refusée une seconde fois un mois plus tard, puis autorisée de haute lutte – pour être interdite le lendemain de la première, l'acteur principal, Frédérick Lemaître, ayant joué le quatrième acte dans le style parodique qui avait fait le succès de Robert Macaire, et s'étant coiffé d'un toupet qui, dit-on, le faisait ressembler à Louis-Philippe...

Abattu un moment, mais bien décidé à livrer de nouveau bataille au théâtre, Balzac refusa fièrement l'indemnité que le directeur des Beaux-Arts vint lui proposer, et écrivit immédiatement *Méradet*, « combat d'un homme contre ses créanciers, les ruses dont il se sert pour leur échapper ». Cette comédie-là, qui mieux que lui pouvait l'écrire ? Il en donna fin mai une lecture ébouriffante devant Théophile Gautier et Frédérick Lemaître. Mais l'acteur demanda des changements, et finalement le théâtre de la Porte-Saint-Martin, mis en faillite par l'interdiction de *Vautrin*, ne put rouvrir ses portes.

{1840} Nouvel épisode journalistique: *La Revue parisienne*

Balzac reprit donc *Pierrette* et *Le Curé de village*, et s'efforça en vain de placer dans un journal *Qui a terre a guerre* (les futurs *Paysans*), esquissé au printemps de l'année précédente, et qui peignait « la lutte, au fond des campagnes, entre les grands propriétaires et les prolétaires, et l'influence de la démoralisation par l'abandon des doctrines catholiques ». Mais *Le Messager* accepta de publier un nouveau roman, *Ursule Mirouët*, une histoire d'héritage et de testament brûlé, esquissée dès 1836 et relevée de magnétisme – le sujet était toujours à la mode, et Balzac, tout comme Hugo et Gautier, assistait avec passion aux séances des « somnambules ».

Il écrivit aussi une « scène de la vie politique », *Z. Marcas*, où il transposait sa déconvenue de la *Chronique de Paris* et, enragé par ses espoirs déçus, criait une fois encore sa rancune

à l'égard de la monarchie de Juillet, qui n'avait pas su offrir de place à sa belle jeunesse. Il était alors si las de sa vie « surchargée de travaux, d'obligations, d'affaires », il voyait si clairement que son travail, même acharné, ne paierait pas ses dettes, qu'il songeait à se faire prospecteur d'or sur les hauts plateaux de Colombie.

Une nouvelle opportunité l'en détourna heureusement : Dutacq, directeur du grand quotidien *Le Siècle*, lui offrit de financer une petite revue mensuelle. Et il monta donc la *Revue parisienne*, qu'il allait rédiger pratiquement seul pendant trois mois. Il n'y ménagea pas les attaques contre le régime monarchique et y fit quelques déclarations de principe fondamentales qui permettent de comprendre ses idées sociales et politiques, qu'on a trop souvent l'habitude de caricaturer en une allégeance servile au Trône et à l'Autel.

Ainsi, dans un compte rendu féroce du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, il déclarait les « principes de la Monarchie aussi absolus que ceux de la République », et ne rien savoir « de viable pour les nations entre ces deux formes de gouvernement ». « Ou le Peuple, ou Dieu. Le pouvoir ne peut venir que d'En-haut ou d'En-bas. Vouloir le tirer du Milieu, c'est vouloir faire marcher les nations sur le ventre, les mener par le plus grossier des intérêts, par l'individualisme. Le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme, et l'absolutisme un système complet de répression des intérêts divergents de la société. [...] Je le dis hautement : je préfère Dieu au peuple ; mais, si je ne puis vivre sous une monarchie absolue, je préfère la République aux ignobles gouvernements bâtards, sans action, immoraux, sans bases, sans principes, qui déchaînent toutes les passions sans tirer partie d'aucune, et rendent, faute de pouvoir, une nation stationnaire. »

Dans un autre article, à propos des manifestations ouvrières d'août et septembre 1840, il s'insurgeait contre la démagogie qui consistait à faire graver « Ordre et Liberté » sur les boutons des uniformes de la garde nationale, alors qu'il n'était plus question, dans la France de Juillet, que du « maintien des intérêts ». Quand un gouvernement élu canonnaient dans les rues les rassemblements ouvriers, c'était « dans tous les cas » le gouvernement qui avait tort, car il était de son devoir de veiller aux besoins et aux intérêts du peuple qui l'avait porté au pouvoir. (S'il était une chose que Balzac condamnait au fond plus que tout en politique, c'était l'inconséquence. Un jour, prédisait-il avec une clairvoyance incontestable, en stigmatisant l'émiettement de la propriété et l'individualisme, il y aura « une épouvantable armée de propriétaires d'un arpent ou d'une maison. Voilà l'avenir de la France, les gros salaires, les grosses fortunes momentanées de l'industrie formeront l'aristocratie, qui sera menacée par des masses affamées. ») Balzac publia encore, dans le troisième numéro de sa *Revue parisienne*, un long article sur Stendhal (« Études sur M. Beyle »), que l'intéressé lut avec une profonde émotion. Puis Dutacq décida d'arrêter les frais.



{1840 – 1841} La retraite de Passy et la signature du contrat pour la publication de *La Comédie humaine*

Harcelé aux Jardies par les créanciers et les huissiers, Balzac décida de se cacher dans un nouvel appartement, rue Basse, à Passy, loué au nom de sa gouvernante, Louise Breugnot, ennoblie en « Mme de Brugnol ». Il dut bientôt y accueillir sa mère, sans ressources, à laquelle il devait toujours beaucoup d'argent depuis la faillite de l'imprimerie.

Il acheva là promptement *Le Curé de village* et *Une ténébreuse affaire*, une histoire policière

librement inspirée de l'enlèvement, en 1800, du sénateur Clément de Ris (un ami de son père), et destinée à « peindre la police politique aux prises avec la vie privée et son horrible action ».

Les ennuis judiciaires empoisonnèrent les premiers mois de l'année **1841**, mais Balzac n'en continua pas moins ses « travaux d'Hercule littéraire ». Il écrivit notamment *Les Deux Frères* (le début de la future *Rabouilleuse*), où, ranimé sans doute par la présence de Mme Balzac, ressurgissait le thème du mauvais fils préféré par sa mère au bon fils méconnu. Il trouva aussi le temps d'animer à la Société des gens de lettres une commission chargée de la défense de la propriété littéraire, question à laquelle il était très attaché et qui était alors débattue (en vain) à l'Assemblée.

Il parvint ainsi à se libérer du contrat Delloye et Lecou, et se trouva libre de signer avec de nouveaux éditeurs – Hetzel, Paulin, Dubochet (libraire vaudois) et Sanches (homme d'affaires) – le contrat pour la publication de ses œuvres complètes qu'il souhaitait depuis des mois. Une avance de quinze mille francs (trois cent trente mille de nos francs) lui fut immédiatement versée, et la même somme lui était promise lorsque les deux tiers du premier tirage auraient été vendus. Mais c'était une goutte d'eau par rapport à l'étendue de ses dettes.

Le titre de *La Comédie humaine* n'était pas encore mentionné. Il ne serait porté que sur la deuxième (et définitive) mouture du contrat, signée en octobre, après de longues discussions, avec Hetzel, Paulin, Dubochet et un nouvel associé, Charles Furne, qui avait déjà édité Lamartine et Chateaubriand, et qui reprendra finalement toute l'affaire à son compte.

Balzac estimait maintenant qu'il lui faudrait sept ans pour achever son œuvre, sept ans de « la vie la plus terrible, la plus active, la plus occupée qu'il y ait au monde, car je remue un monde, et vous ne savez pas ce que c'est qu'un Prométhée debout, agissant, dont le vautour ne se voit pas et est enfermé dans le cœur même », écrivit-il à Mme Hanska. Mais il arriverait, « à l'agonie peut-être », mais il arriverait.

Entre-temps, les Jardies avaient été rachetées par un prête-nom de Balzac. *Ursule Mirouët* et *les Mémoires de deux jeunes mariées* étaient achevés, et Balzac avait conçu une nouvelle pièce de théâtre, *Les Ressources de Quinola*, que le théâtre de l'Odéon accepta de monter à la fin du mois de décembre.

L'écrivain allait désormais devoir mener de front la réédition générale de ses œuvres, la correction des monceaux d'épreuves qu'elle générerait, et la rédaction de ses nouveaux ouvrages.

{janvier 1842 – juillet 1843} Longue attente

Le grand événement du début de l'année **1842** fut l'annonce, début janvier, du décès du comte Hanski, nouvelle que Balzac attendait depuis huit ans, et qui le laissa abasourdi.

Mme Hanska ne se montra pas, hélas, aussi impatiente de retrouver l'écrivain, et celui-ci en souffrit beaucoup. Des problèmes de succession obligèrent Mme Hanska à séjourner longuement à Saint-Pétersbourg pour un procès, et la présence de Balzac n'était évidemment pas souhaitée dans de telles circonstances. Et puis, influencée par les nombreuses rumeurs qui couraient sur son compte, elle reprochait à l'écrivain des infidélités que, tout en protestant de son entière fidélité de cœur, il ne put nier tout à fait.

Très secoué, tombant dans d'invincibles sommeils, il dut néanmoins s'occuper de *Quinola*, camper au théâtre le jour, corriger ses épreuves la nuit. Échaudé par l'expérience de *Vautrin*,

il tint à composer lui-même la salle de la première représentation, tripla le prix des places.

La pièce, écrite « avec toutes les libertés des vieux théâtres français et espagnols », ne s'attira hélas le jour de la première que des cris d'animaux, et fut sifflée tout au long pendant les sept premières représentations. Elle tint l'affiche près d'un mois, mais les recettes furent insignifiantes. La fortune n'arriverait donc que lorsque Balzac n'en aurait plus besoin, quand il serait mort ?

Le surmenage, l'abus de café noir lui causaient d'affreuses souffrances nerveuses, aggravées par les « chagrins renaissants » que lui causait la présence constante de sa mère dans son intérieur. Ne supportant plus elle-même cette cohabitation, Mme Balzac quitta d'ailleurs la maison de son fils mi-avril, tandis que commençaient à paraître les premières livraisons de *La Comédie humaine*. (Charles Nodier ayant décliné d'en écrire la préface, Balzac demanda à George Sand, qui s'était déjà proposé d'écrire un article de fond sur son œuvre, de s'en charger, et elle accepta.)

Obsédé totalement par le désir de retrouver Mme Hanska, Balzac conçut alors un petit roman largement autobiographique, intitulé *Albert Savarus*, qui lui était expressément destiné, plaidoyer *pro domo* qui manqua son but. Tâchant d'oublier ses douleurs par le travail, il écrivit aussi une petite nouvelle qui deviendra *Un début dans la vie* et paraîtra en juillet, et le premier épisode de ce qui deviendra *L'Envers de l'histoire contemporaine*.

Mais en juin, Mme Hanska renouvelait ses griefs à l'écrivain, lui reprochait ses « dissipations », lui recommandait de se marier ! Sentant le bonheur tant attendu lui échapper, il retomba dans un horrible marasme intérieur.

Hetzel, l'un de ses éditeurs, le convainquit alors de se charger lui-même de l'Avant-propos de *La Comédie humaine*. Et les vingt pages de cette vaste synthèse de ses idées, qui reste la meilleure introduction à la lecture de son œuvre, lui coûtèrent autant de travail qu'un roman. Il y affirma (la formule restera célèbre) écrire « à la lueur de deux Vérités éternelles : la Religion, la Monarchie ». La religion, parce qu'elle est selon lui le seul moyen de préparer, de dompter et de diriger la pensée, « principe des maux et des biens » de l'individu comme de la société, et d'endiguer l'individualisme. Et la monarchie parce que, bien entendue et enfermée, à l'instar de la religion, dans des institutions qui l'empêchent de « se développer absolument », demeure plus juste que le gouvernement par les masses, qui n'est point responsable plus juste que l'Élection, qui, excellente pour légiférer, devient absurde « prise comme unique moyen social », surtout lorsque l'éligibilité et le droit de vote sont – tel était le cas alors – fondés uniquement sur l'argent (le « cens »), laissant sans représentation d'« imposantes minorités ».

Comme Mme Hanska lui avait posé gravement la question de ses convictions religieuses, Balzac se définit ainsi : « *Politiquement*, je suis de la religion catholique ; je suis du côté de Bossuet et de Bonald, et ne dévierai jamais. *Devant Dieu*, je suis de la religion de Saint-Jean, de l'église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. »

Il travailla au cours des mois qui suivirent « comme un enragé de misère ». Début septembre, le deuxième volume de *La Comédie humaine* était complet. Néanmoins, Balzac, toujours insatisfait, visant à l'irréprochabilité, commençait déjà à porter de nouvelles corrections sur les deux premiers volumes fraîchement imprimés de ses œuvres complètes, en vue d'une nouvelle édition.

Il rédigea surtout *Un Ménage de garçon en province*, suite des *Deux Frères* et deuxième partie de *La Rabouilleuse* (un titre auquel il dut provisoirement renoncer à cause des *Mystères*

de Paris d'Eugène Sue, qui commençaient à paraître avec un énorme succès populaire, et dont l'héroïne était surnommée «la Goualeuse»). Dans ce «terrible roman», au terme de péripéties sordides, le mauvais fils payait finalement ses exactions, et le bon fils, inspiré à la fois de Balzac lui-même et de Delacroix, voyait dans les yeux de sa mère mourante le regard de tendresse que l'écrivain espérait toujours, semble-t-il en vain, de la sienne. Le roman allait avoir un bon succès, malgré les critiques de la presse légitimiste.

Désespéré de ne pouvoir rembourser son prête-nom dans l'achat des Jardies, Balzac saisit aussi l'opportunité de traiter en novembre avec le banquier Loquin, qui lui acheta les droits de trois ouvrages pour les faire imprimer à son compte par deux imprimeurs de Lagny. Compte tenu de ses engagements précédents, cela signifiait que Balzac devait écrire en quatre mois six volumes, pour compléter les *Scènes de la vie de province* de la «grrrrande Comédie», comme disait Mme Hanska. Il fallait surtout finir *Illusions perdues*, mettre en place le «magnifique contraste de la vie de David Séchard en province [...], pendant que Lucien faisait toutes ses fautes à Paris», peindre «les malheurs de la vertu opposés aux malheurs du vice», tâche «d'une difficulté prodigieuse». Il espérait bien qu'après ce coup de collier, Mme Hanska l'autoriserait à la rejoindre à Saint-Petersbourg...

Extrêmement fatigué, sujet à des étourdissements et à des tressaillements continuels des paupières, il tomba malade. Une «fièvre nerveuse» le tint alité deux semaines – en fait de «fièvre nerveuse», le fidèle docteur Nacquart jugea surtout les «vaisseaux du cœur un peu engorgés». Balzac reprit avec d'autant plus de peine ses travaux qu'il souffrait aussi (et depuis sa jeunesse) d'horribles maux de dents, et ne pouvait vaincre sa lâcheté devant le davier.

Malgré tout, fin décembre, il rédigea en quelques jours *Honorine* et entreprit *Le Député d'Arcis*, «scène de la vie politique» dans laquelle il se proposait de faire connaître «la cuisine de la Chambre des députés».

Mais, en vérité, il n'avait goût à rien en ce début d'année **1843**. L'empâtement de son corps, l'élasticité moins grande de son esprit l'attristaient. Il chercha quelques distractions mondaines, fréquenta notamment le salon de la princesse Belgiojoso, caressa le projet d'aller en Russie à la faveur d'un projet d'invention navale de son beau-frère – qui capota. Il accepta aussi de poser pour le sculpteur David d'Angers, qui voulait faire son buste en marbre. Un an avait passé depuis la mort du comte Hanski, et il n'avait toujours pas revu sa comtesse lointaine, qui continuait à le tourmenter à propos de ses aventures avec la comtesse Guidoboni-Visconti et la marquise de Castries.

En mars, il n'avait toujours pas réussi à se mettre à *David Séchard*, troisième partie des *Illusions perdues*, «le volume monstre», «l'œuvre capitale dans l'œuvre», dont les épreuves lui avaient déjà coûté trois mois de travail. Il doutait de lui-même, se demandait, en corrigeant *Honorine*, s'il n'avait pas écrit «une sottise»... Quant au sixième volume de *La Comédie humaine*, trop peu copieux, il avait passé ses jours de carnaval, «à la lettre sans un sou» et dans d'«atroces douleurs de dents», à écrire pour le compléter *La Muse du département*, histoire d'une femme supérieure échouée dans une ville de province.

Une bonne lettre de Mme Hanska vint heureusement lui redonner courage, et la perspective de passer l'été en Russie le galvanisa. Passant outre de petites «inflammations cérébrales» inquiétantes et des maux de tête constants, bandant toute sa volonté, allant même jusqu'à s'installer en juin à Lagny pour être à pied d'œuvre à l'imprimerie, il rédigea entre le 4 mai et le 7 juillet, en même temps, *David Séchard* et *Esther* (suite de *La Torpille*, et qui formera avec elle les première et deuxième parties de *Splendeurs et misères des courtisanes*).

Véritable tour de force qui le fit passer «à l'état de machine à phrases» – mais dont il ne fut guère récompensé: les deux petits journaux qui avaient accepté de publier ces ouvrages cessèrent de paraître avant l'achèvement de la publication et ne purent le payer; quant au banquier Loquin, il refusa lui aussi de le régler.

Voilà l'argent du voyage en Russie qui s'envolait! Mais, métamorphosé par la perspective du bonheur, Balzac était décidé à partir coûte que coûte. Il se fit tailler de nouveaux vêtements chez Buisson, alla faire viser son passeport à l'ambassade de Russie – où il fut reçu avec dédain par le secrétaire d'ambassade, qui le décrivit dans son journal comme un «petit homme gros, gras, figure de panetier, tournure de savetier, envergure de tonnelier, allure de bonnetier, mine de cabaretier». Il emprunta un peu d'argent à Gavault, son homme d'affaires, lui laissa le soin de recouvrer ses créances, et partit pour Dunkerque, où il devait prendre le bateau pour Saint-Pétersbourg.



{juillet – octobre 1843} Brèves retrouvailles

Les retrouvailles, après huit années, furent bouleversantes, et redonnèrent à Balzac, en quelques jours, une allégresse d'adolescent. Bonheur réciproque. «Comment ne pas dire tout ce qu'il y a dans cet être de grandeur et de bonté, d'élévation et de douceur, d'intelligence flamboyante et de jeunesse de cœur fraîche, gracieuse, printanière, ce cœur sans égal n'a pas ralenti ses battements depuis sa première émotion. Il sent aujourd'hui comme il sentait à seize ans», nota Mme Hanska dans son journal.

Balzac, déjà fort célèbre en Russie, ne reçut pas cependant à Saint-Pétersbourg le même accueil triomphal qu'à Milan, car la Russie était sous le coup de la publication du livre de Custine *La Russie en 1839*, qui dénonçait en Nicolas I^{er} l'héritier d'Ivan le Terrible et décrivait un peuple asservi, muré dans le silence et la peur, en proie à la cupidité et à la dépravation. Cette méfiance le dispensa de mondanités importunes.

Rassuré sur son compte après quelques semaines, les autorités l'invitèrent tout de même à assister à une revue annuelle des troupes en présence du tsar (qu'il approcha «à la distance de cinq mètres» – autant dire «comme un chien voit un évêque», rapporta-t-il avec son humour habituel en parodiant Rabelais). Il attrapa malheureusement au cours de la cérémonie une sévère insolation, qu'il paya de terribles maux de tête tout au long du voyage de retour, *via* l'ennuyeuse Berlin, Dresde, puis les bords du Rhin et la Belgique. Au début novembre, le docteur Nacquart diagnostiquait une méningite chronique, dont l'écrivain allait souffrir cruellement pendant plusieurs mois.



{novembre 1843 – avril 1845} Marasme

Il fallait maintenant compléter au plus vite les volumes IV et VII de *La Comédie humaine*, car le désordre et les lacunes de la publication étaient vivement critiqués. Mais parmi les nombreux projets agités en cette fin d'année 1843, un seul fut en partie réalisé: *Les Petits Bourgeois*, où devaient reparaître de nombreux personnages des *Employés*. Balzac accepta aussi de participer au recueil collectif *Le Diable à Paris*, auquel il donna les premiers des fragments qui composeront plus tard les *Petites Misères de la vie conjugale*.

Blessé par des allusions publiques à ses dettes, il renonça à une nouvelle candidature à l'Académie française. La question des Jardies n'était toujours pas tranchée. Et l'écrivain avait maintenant du mal à trouver des éditeurs. Il commençait aussi à se prendre de passion pour les meubles et les antiquités, et commettait ses premières folies de collectionneur.

Début janvier 1844, il improvisa *Les Roueries d'un créancier* (*Un homme d'affaires*), puis sombra dans un long marasme. Accablé de maux de tête, la cervelle «inerte», peu soutenu par sa famille, tiraillé d'émotions contradictoires, il eut le plus grand mal à assurer la correction des épreuves de *La Comédie humaine*.

Ce n'est qu'à la mi-mars que, s'emparant d'un sujet de nouvelle suggéré par Mme Hanska, il se mit tout d'un coup à écrire *Modeste Mignon*, histoire d'un amour de tête naissant petit à petit au fil d'une correspondance entre une romanesque jeune fille de province et un poète de la capitale, l'un de ces artistes surfaits, complaisants, poseurs, pour lesquels les modèles ne manquaient pas... Ce roman de «la lutte entre la poésie et le fait, entre l'illusion et la société» poussa «comme un champignon, sans peine, sans efforts».

Mais fatigué par cette nouvelle poussée de travail, Balzac retomba malade. Une jaunisse lui valut «deux mois d'enfer» et le laissa amaigri et sans forces. Il ne retrouva ses facultés qu'à la fin du mois de juin, et acheva alors *Modeste Mignon* – qui n'eut aucun succès. Terriblement agité par ses ennuis d'argent, souffrant toujours de la tête et des dents, ne pensant qu'à rejoindre Mme Hanska, rentrée à Wierchowonia, il ne parvenait pas à reprendre son rythme de travail et à livrer les œuvres promises. Tout juste parvint-il à achever fin août *Madame de la Chanterie* (premier épisode de *L'Envers de l'histoire contemporaine*).

Excédé de vivre caché et à l'étroit dans la maison de la rue Basse, où venait par malheur de s'installer un blanchisseur dont les neuf enfants menaient grand tapage, Balzac était désormais obsédé par l'idée d'acquérir une maison. L'insolent succès d'Eugène Sue l'enrageait aussi. Et c'est fouetté par le désir de se ménager enfin une situation matérielle décente qu'il décida début septembre de vendre les Jardies et de se remettre au travail.

Il se lança immédiatement dans *Les Paysans*, où il voulait peindre les «Machiavels de la charrue» en guerre contre la grande propriété, et conviés à cela par la petite bourgeoisie qui faisait d'eux à la fois ses auxiliaires et sa proie. N'y avait-il pas quelques vérités urgentes à dire, au milieu «du vertige démocratique» auquel s'adonnaient «tant d'écrivains aveugles»?

Mais après un mois de travail acharné, Balzac retomba malade, puis d'une maladie dans l'autre. La première partie des *Paysans* inaugura début décembre dans *La Presse* un programme de publications prestigieuses, notamment les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand (achetés par le journal pour une prépublication posthume), l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, les *Mémoires de Sainte-Hélène* du général Montholon, compagnon d'exil de l'Empereur, dont les cendres venaient d'être ramenées en grande pompe à Paris. Le succès fut moins «étourdissant» que ne le prétendit Balzac, les lecteurs se plaignirent de descriptions trop longues, et la presse bien-pensante accusa l'auteur de «salir la famille rustique, cette sainte et rude famille», gardienne des vertus ancestrales. Puis la publication du roman fut interrompue pour laisser place à *La Reine Margot*, de Dumas, plus propre à assurer les réabonnements en cette fin d'année. Brisé dans son élan, tenaillé par le désir de retrouver Mme Hanska, Balzac ne parviendra jamais à achever le roman.

En décembre et en janvier parut aussi la troisième et dernière partie de *Béatrix*. Mais complètement désorganisé, fou de chagrin lorsque les hasards du courrier le laissaient plusieurs semaines sans nouvelles de Mme Hanska, Balzac retomba dans un nouveau marasme.

Incapable de tirer une seule ligne de son cerveau, il avouait ne continuer à corriger les épreuves de *La Comédie humaine* que parce que les feuilles lui venaient « sous le nez ».

Enfin, mi-avril **1845**, après avoir changé vingt fois de projets, Mme Hanska l'invita à venir la rejoindre à Dresde, et Balzac envoya tout promener, épreuves, feuilletons et dettes, avec un soulagement immense.

{mai 1845 – mai 1846} Le goût du bonheur

À Dresde, Balzac retrouva Mme Hanska, sa fille Anna et le fiancé de celle-ci, le jeune comte polonais George Mniszech, féru d'entomologie. On s'entendit à merveille, visitant ensemble les musées, la bibliothèque royale, on se surnomma même « les Saltimbanques », du nom d'un vaudeville à succès. Et, revenu discrètement en France, on excursionna joyeusement pendant deux mois, en Normandie, en Touraine et jusqu'en Hollande, où l'on fit maints achats chez les antiquaires. Les petits journaux, toujours à l'affût, ne manquèrent pas d'épingler Balzac, sanglé dans sa redingote noire dernier cri, en nouveau Thésée de la galanterie, cornaquant des princesses russes dans tous les lieux à la mode de la capitale...

Fin août, Balzac rentra seul à Paris. Après quatre mois de « vie errante et animée, oisive et curieuse, voyageuse et amoureuse », ce fut un véritable supplice de se remettre à sa table de travail douze heures par jour. Les épreuves de *La Comédie humaine* s'entassaient, il fallait de toute urgence achever *Splendeurs et misères des courtisanes*, se remettre aux *Paysans* et aux *Petits Bourgeois*.

Mais « incapable de coudre deux idées ensemble », ne pensant qu'à Mme Hanska, Balzac retourna passer une semaine avec elle à Baden-Baden fin septembre, puis l'accompagna de nouveau fin octobre jusqu'à Naples, achetant encore maints objets d'art en chemin.

Mme Hanska ayant exigé, en préalable à leur union, qu'il s'occupât sérieusement de liquider ses dettes, l'écrivain avait chargé un nouvel homme de confiance, Fessart, de débrouiller l'écheveau fort emmêlé de ses affaires et de négocier avec ses créanciers. Au retour de Naples, il se trouva donc plongé dans un « tourbillon de courses, d'affaires, de consultations, de significations, de corrections », à en perdre la tête. Il acheva en hâte *Les Petites Misères de la vie conjugale*, mais ne parvint pas à se remettre aux *Paysans*.

Une visite à la Conciergerie, avec un ami de collège devenu avocat, sembla le relancer, et il travailla pendant quelques jours à *La Dernière Incarnation de Vautrin*, ultime partie de *Splendeurs et misères*. Mais il retomba dans son « affaissement », tuant le temps chez les brocanteurs et en visites de maisons, puisque Mme Hanska était d'accord pour en acheter une de moitié avec lui et enverrait sous peu une forte somme d'argent à cet effet.

Très malheureux, indigné même par sa propre incapacité à travailler, il ne sortit de son « imbécillité », de sa « torpeur », qu'à la mi-janvier **1846**. En quelques jours, il expédia alors ce qui deviendra *Les Comédiens sans le savoir*, et conçut la troisième partie de *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Une instruction criminelle*, qui viendra s'intercaler dans l'œuvre entre *Esther* et *La Dernière Incarnation de Vautrin*.

Puis il sombra de nouveau au bout de quelques semaines. Et lorsque Mme Hanska lui proposa, mi-février, de venir la rejoindre à Rome, il n'eut pas une seconde d'hésitation. Il vaqua même aux préparatifs de son départ avec une telle fébrilité qu'il trébucha dans la rue et se tordit brutalement la jambe. Mais il n'allait pas se laisser retenir par une petite déchirure

musculaire. Le 25 mars, il retrouvait Mme Hanska à Rome, où il n'était encore jamais allé, et qui l'éblouit.

À Rome, puis à Civita-Vecchia, à Gênes et tout au long du chemin qui les ramena à Bâle, *via* le lac Majeur, le Simplon, Genève, on acheta des tableaux, des objets d'art, des meubles, Balzac poursuivant « avec acharnement l'œuvre de son mobilier » – qui menaçait de se substituer à l'œuvre littéraire.

On se quitta à Heidelberg. Balzac rentra si épuisé à Paris qu'il dut rester couché pendant deux jours. Survolté, il n'avait pas fermé l'œil de tout le voyage du retour, la tête pleine d'une immense espérance: Mme Hanska attendait un enfant.

{juin-décembre 1846} Regain et rechute (1) : *La Cousine Bette*

Dès lors, avec « de la vie, du courage et du bonheur pour trois dans le cœur, dans les veines, et dans la tête », Balzac ne s'occupa plus que de trouver une maison (le bail de la rue Basse arrivait à expiration), et d'organiser son mariage avec Mme Hanska avant la naissance de l'enfant. En attendant, il investit l'argent que Mme Hanska, avait fait transférer à Paris (le « trésor louplop ») en actions des chemins de fer du Nord – il comptait les revendre avec un substantiel profit au bout de quelque temps mais, hélas, elles n'allaient cesser de baisser au cours des mois suivants, alors qu'il s'était engagé à payer le capital en versements échelonnés, ce qui allait lui causer les plus grandes difficultés.

À peine arrivé d'Heidelberg, il alla visiter en Touraine diverses propriétés qui se révélèrent hors de prix, et passa quelques jours à Saché. Mi-juin, bien reposé, avec le sentiment d'avoir retrouvé son talent « dans sa fleur », il dressa un plan de bataille littéraire et se mit sur-le-champ à un nouveau roman, *Le Cousin Pons*, qui allait former avec *La Cousine Bette* le dyptique des *Parents pauvres*. Il espérait toujours finir *Les Paysans*, et *Les Petits Bourgeois* devaient être prêts pour septembre. Il était grand temps, de toute façon, de faire « deux ou trois œuvres capitales qui renversent les faux dieux de cette littérature bâtarde », et de prouver à la critique et au public qu'il était « plus jeune, plus frais et plus grand que jamais ».

Grâce à Fessart, sa situation financière commençait à s'assainir. Les derniers volumes de *La Comédie humaine*, qui ne contenaient que des réimpressions, allaient bientôt paraître. Et Balzac attendait avec impatience le moment où, libre de tout contrat, il pourrait toucher intégralement les produits de sa plume. Comme Mme Hanska s'effrayait d'un mariage qui l'obligerait, selon la loi russe, à renoncer à tous ses biens, Balzac l'assurait d'un avenir radieux, où il suffirait largement à ses besoins. *La Comédie humaine*, telle qu'il la concevait maintenant, réclamait encore six années de travaux, « six années de calme, de tranquillité, sans voir le monde », ce qui était assez dans les idées de discrétion de Mme Hanska.

Tandis que paraissait en feuilleton, avec un très grand succès, *Une instruction criminelle*, il travaillait au *Cousin Pons* sur les premières épreuves. C'était bien ardu que d'« intéresser à un vieillard », mais *Les Parents pauvres*, assura-t-il à Mme Hanska, étaient en train de devenir un grand chef-d'œuvre.

Malgré quelques difficultés domestiques et une chaleur caniculaire, l'histoire de ce vieux musicien gourmand, qui trouvait dans la bonne chère la monnaie des plaisirs que sa laideur lui avait interdits, et « dans les plaisirs du collectionneur » des « compensations à la faillite de la gloire », eut bientôt doublé de volume. Mais, ayant introduit dans le roman un personnage

de cousine pauvre et dédaignée, méditant d'épouser par vengeance le frère de la parente riche qui la snobe, il décida d'utiliser sur-le-champ cette veine riche de promesses pour *La Cousine Bette*; et, délaissant provisoirement le cousin Pons, il se lança dans le second volet de son dyptique.

Après un intermède d'une dizaine de jours à Mayence, début septembre, dix jours passés à courir gaiement les marchands de bric-à-brac avec Mme Hanska, sa fille et son futur gendre, Balzac reprit *La Cousine Bette* et trouva enfin une maison à sa convenance. Sans consulter Mme Hanska (c'était pourtant son argent qu'il dépensait), il acheta, dans le quartier du faubourg du Roule, sur l'ancien domaine du financier Beaujon, un hôtel particulier délabré, abandonné après avoir servi d'atelier à un blanchisseur. Le 25 novembre, la future Mme Honoré de Balzac serait chez elle! lui annonça-t-il, rayonnant.

Mais Mme Hanska avait conçu d'autres projets, et lui reprocha son coup de tête. Elle ne souhaitait pas s'installer à Paris avant d'avoir réglé toutes ses affaires en Ukraine.

Très déçu, Balzac eut bien du mal à se remettre à *La Cousine Bette*. Il ne reprit vie que lorsque Mme Hanska accepta finalement de venir s'installer dans les environs de Paris pour accoucher, après un voyage d'affaires à Dresde. Alors la copie coula bientôt «à torrents». L'écrivain ne s'interrompit que quelques jours pour assister le 13 octobre, à Wiesbaden, au mariage d'Anna Hanska et de George Mnischek. Au terme de ces quatre jours de bonheur, Mme Hanska accepta de l'épouser dès son retour de Dresde.

Fin octobre, la première édition de *La Comédie humaine* était achevée. *La Presse* salua cet accomplissement d'un «éloge complet», en reproduisant le grand *Avant-propos* de **1842**: «La publication de cette vivante histoire du dix-neuvième siècle est un événement dans la littérature, y lit-on. Nous donnons à nos lecteurs la préface de M. de Balzac, parce que lui seul peut faire comprendre la grandeur de son entreprise et la haute pensée philosophique qui a présidé à son œuvre. On verra par cette préface que chacun de ces admirables romans, dont le moindre aurait suffi à la réputation d'un auteur, n'était qu'un chapitre d'une vaste histoire, qu'un tableau détaché d'un musée superbe, et l'on reconnaîtra que si les nombreux romans de M. de Balzac, appréciés séparément, l'ont déjà placé parmi les écrivains habiles, les artistes consciencieux, l'idée générale de son œuvre le placera de même au premier rang parmi les penseurs et les philosophes de tous les âges.» Se pouvait-il que Balzac fût enfin compris? Pouvait-il enfin avoir «foi dans son étoile», alors que la publication en feuilleton de *La Cousine Bette* rencontrait elle aussi un énorme succès?

Une fois de plus, le bonheur ne put être complet. Balzac apprit que le voyage à Dresde avait sévèrement indisposé Mme Hanska, alors au cinquième mois de sa grossesse. Effrayée des dépenses engagées pour la maison Beaujon, où les travaux allaient bon train, elle lui demandait de tout arrêter. Mais c'était impossible! La maison était éventrée, on ne pouvait laisser maintenant les choses en l'état. Balzac fit d'énormes efforts pour surmonter ses inquiétudes (aggravées par la chute catastrophique du cours des actions des chemins de fer du Nord, qui lui ôtait le sommeil) et pour achever *La Cousine Bette*, qui grossissait constamment de nouveaux développements au fil de la rédaction.

Hélas, le 1^{er} décembre **1846**, à la veille de partir chercher Mme Hanska, il apprit qu'elle avait fait une fausse couche. Le coup fut terrible. Il en ressentit, dit-il, comme une «congestion au cerveau». Mme Hanska lui demandait de ne venir la chercher qu'en février **1847**.

Deux jours plus tard s'achevait la publication de *La Cousine Bette*. Puis Balzac sombra dans une grave dépression. Souffrant d'une difficulté d'élocution inhabituelle, il cherchait

ses mots au cours de la conversation, perdait de plus en plus la mémoire des noms propres. Il était horriblement fatigué, et le docteur Nacquart le supplia de modérer ses « débauches de cervelle ».

Mme Hanska parlait maintenant de rentrer en Russie, sans même venir voir la maison que Balzac avait restaurée et aménagée pour elle, ce « beau nid » qu'il arrangeait « brin à brin ». Il la supplia de ne pas rentrer « dans cet affreux pays », seule, en plein hiver.

{janvier – septembre 1847} Regain et rechute (2) : *Le Cousin Pons*

À la mi-janvier 1847, seule l'annonce que Mme Hanska allait venir passer deux mois à Paris parvint à sortir Balzac de la « maladie noire, bien délétère, bien envahissante » qui le tenait depuis sept semaines. Deux mois ! mais c'était une vie entière ! Ah, comme on allait vivre serrés l'un contre l'autre « comme des harengs » !

Il se remit aussitôt à *La Dernière Incarnation de Vautrin*, dont les feuillets s'entassèrent « miraculeusement », et dont le premier jet fut achevé en quelques jours. Il signa aussi un important contrat de réédition avec le journal *Le Siècle*. Allait-il enfin jouir de l'avenir prospère qu'il s'était préparé ?

Le 4 février, il partit chercher Mme Hanska à Francfort, et l'on s'installa ensemble rue Neuve-de-Berry, dans un appartement loué, car la maison n'était pas encore prête. Quant à la rue où celle-ci se trouvait, elle avait été finalement baptisée : elle s'appellerait la rue Fortunée. N'était-ce pas un gage de bonheur ?

Ranimé par la présence de Mme Hanska à ses côtés, Balzac réalisa un dernier tour de force. En deux mois, il publia simultanément trois romans en feuilleton dans trois journaux différents : *Le Député d'Arcis* (qui avait pris dans son esprit des proportions particulièrement ambitieuses, quatre volumes, cent personnages, mais ne fut jamais achevé), *La Dernière Incarnation de Vautrin* (qui achevait à la fois *Splendeurs et misères des courtisanes* et le « cycle Vautrin » ouvert avec *Le Père Goriot*), et *Le Cousin Pons*.

Cependant, à peine eut-il raccompagné Mme Hanska à Francfort qu'il s'effondra de nouveau. Il rentra à Paris « exactement mourant », avec « des douleurs physiques atroces, depuis les reins jusqu'aux jambes et aux pieds », une « tempête de douleurs » qui gagna ensuite la tête, prise à nouveau « d'une violente inflammation ». À la veille de son quarante-huitième anniversaire, il ne supportait pas de se retrouver seul, épuisé à un degré que la solitude lui révélait soudain.

Incapable de travailler, la main étrangement « lourde » (sans doute l'effet de quelque incident vasculaire), il s'activa dans la maison, emprunta où il put l'argent nécessaire pour faire face à ses obligations les plus urgentes, tandis que Fessart continuait à négocier ses dettes. Ne pouvant réfréner son goût des belles choses, il continua néanmoins d'acheter ici et là ce qu'il jugeait indispensable à l'aménagement de sa maison. De bonne affaire en bonne affaire, les billets de mille francs s'envolaient « comme des hirondelles »...

Fin juin, ses facultés étaient toujours inertes, « couchées comme des chèvres capricieuses ». La magnificence de la maison sidérait les rares visiteurs qui y étaient admis, mais Balzac y errait, en proie à « un désespoir froid, calme et souriant presque ». Se sentant capable de renoncer à la vie, il rédigea même son testament, afin que Mme Hanska ne fût pas lésée des cent trente mille francs (près de trois millions de nos francs) qu'elle avait mis entre

ses mains, et pût rentrer en possession des tableaux et objets d'art qu'elle avait achetés de ses deniers.

Mi-juillet, Balzac résiliait le contrat qui le liait avec Émile de Girardin pour la publication de la seconde partie des *Paysans*. Et une lettre de Mme Hanska l'enfonça encore un peu plus : elle lui demandait de ne pas venir la rejoindre à Wierzchownia avant le mois de septembre.

Il ne put que continuer à désespérer, prenant petit à petit en horreur la « maison de la Rue infortunée », souffrant de « palpitations étranges », enfantant « des montagnes de chagrin ». Début août, il souffrait d'« étranges douleurs au cœur, à la pointe », et au diaphragme. La mort de Frédéric Soulié, victime d'une « hypertrophie du cœur », lui sembla un mauvais présage.

Cherchant à se distraire, à retrouver le fil de sa propre vie, il se rendit à L'Isle-Adam, le « paradis inspirateur » de sa jeunesse, mais n'y éprouva rien, stérilisé par sa solitude.

Au retour, il décida de partir pour l'Ukraine sans plus attendre de permission, en empruntant, une fois encore, l'argent du voyage. Le 3 septembre, il brûla toutes les lettres de Mme Hanska, afin que personne ne pût en faire l'objet d'un chantage, comme cela était arrivé l'année précédente. Et le dimanche 5 septembre, muni d'une petite malle, d'un sac de nuit et d'un panier de provisions, « héroïque » à sa manière, seul, sans domestique, ignorant « absolument les différents patois des pays » qu'il allait traverser, il prit gare du Nord le train à destination de Bruxelles.



{septembre 1847 – janvier 1848} Le premier séjour à Wierzchownia

Sautant d'un train dans une diligence, puis dans un autre train, car les lignes de chemin de fer européennes n'étaient pas encore tout à fait achevées ni reliées entre elles, Balzac roula de jour comme de nuit. Le 13 septembre, il arrivait à Berditcheff, en Ukraine, d'où une « bouda » juive, voiture à carcasse d'osier, l'emmena à travers les steppes, « les vraies steppes », « le désert, le royaume du blé, la prairie de Cooper et son silence », avec sa terre noire et grasse. Cinq heures et demie plus tard, épuisé, il apercevait « une espèce de Louvre, de temple grec, doré par le soleil couchant, dominant une vallée » : Wierzchownia, enfin.

Mme Hanska et ses enfants furent surpris, car Balzac arrivait avant la lettre dans laquelle il annonçait sa venue. Lui fut stupéfait par l'étendue des terres de Wierzchownia, et comprit bien vite les difficultés d'intendance d'un tel domaine, et les difficultés d'exploitation des richesses naturelles d'un pays colossal où la question du transport arrêtait tout. Ainsi, pour chauffer la vaste demeure de Mme Hanska, on brûlait de la paille dans des poêles ! Gâchis sidérant pour un Français.

Balzac visita Kiev, mais « la Rome du Nord, la ville aux 300 églises » le déçut un peu. Puis, bien installé dans un des luxueux appartements d'amis du château, il s'efforça de travailler, rédigea notamment *L'Initié* (deuxième épisode de *L'Envers de l'histoire contemporaine*), ébaucha divers textes, comme *Un caractère de femme*, drame politique peuplé de personnages entièrement nouveaux.

Il devait rester jusqu'en mars ou avril, et se réjouissait à l'idée d'un voyage prévu en Crimée et dans le Caucase. Mais ses affaires le rappelèrent à Paris plus tôt que prévu. Bien contre son gré, par un froid polaire, il dut repartir fin janvier **1848**. Le voyage fut pénible, et Balzac n'avait plus la « force morale » qui lui avait fait tout supporter en venant. Il arriva à Paris le 15 février dans « une tristesse noire ».

{février – juin 1848} Balzac pendant la révolution de 1848

La maison de la rue Fortunée, conservée dans une «propreté hollandaise», le surprit par son élégance, qu'il avait un peu oubliée. Mais il fut choqué en revanche par les rumeurs qui avaient couru sur son compte pendant son absence (l'auteur, disait-on, était aller «plumer la veuve»). Il n'eut pas le temps de ruminer ces infamies. Le 22 février, ouvriers et étudiants étaient dans la rue. Le 23, sous la pression populaire, Louis-Philippe renvoyait le ministère Guizot, chute accueillie par une explosion de joie. Mais dans la soirée, des coups de feu éclatèrent, et les événements basculèrent. Les cadavres furent promenés par les rues sur des charrettes jusqu'à la colonne de Juillet, avec des cris de vengeance, des barricades se dressèrent. Le 24, Louis-Philippe abdiquait en faveur de son petit-fils, et partait pour Saint-Cloud. Quelques heures plus tard, sous les yeux de Balzac, descendu dans la rue pour «tout voir», les insurgés mettaient à sac le palais des Tuileries et brûlaient le trône au pied de la colonne de la Bastille. Un gouvernement provisoire était proclamé.

Dans tout cela, outre le saccage de son cher Paris et la crainte que la nouvelle république ne prit des mesures violentes, ou qu'on assistât au contraire à une brutale répression, Balzac, découragé, vit surtout l'effondrement de tous ses projets d'avenir si péniblement préparés. La désorganisation de la presse, cela signifiait «plus de feuilletons, plus de recettes littéraires, [...] plus de librairie», autant dire l'indigence pour les hommes de lettres.

Il n'y avait plus qu'une chose à faire : se tourner résolument vers le théâtre. D'ailleurs, des «milliers de lettres» réclamaient déjà la reprise de *Vautrin* à la Porte-Saint-Martin, et «l'ignoble Buloz» avait quitté la direction du Théâtre-Français. Balzac décida donc de s'atteler à plusieurs projets d'adaptation de ses propres romans. Dès le 4 mars, un accord était passé pour porter *La Cousine Bette* à la scène, sous le titre *Le Père prodigue*. Et le 12 mars, tandis que toutes les valeurs s'effondraient, que les banques liquidaient, qu'il ne pensait lui-même qu'à retourner à Wierzchownia, Balzac s'attelait à *La Marâtre*, le seul de ses projets dramatiques qu'il mènera à bien.

La lecture de la pièce était prévue pour le 9 avril au Théâtre-Historique. Le travail et le succès de la reprise de *Robert Macaire* lui redonnèrent courage.

Mais le 4 avril, seuls deux actes de *La Marâtre* étaient esquissés. Balzac avait été, pour la cinquième fois, victime d'un accès de diplopie inquiétant : le docteur Nacquart, qui reconnaissait là les signes avant-coureurs de l'attaque cérébrale, s'efforça de traiter son patient par un régime, des purgations et des sangsues. Balzac, cruellement en mal d'argent, n'en continua pas moins de travailler.

Les premières répétitions de *La Marâtre*, mi-mai, le rassurèrent. Et le 25 mai, la pièce obtint un franc succès. La presse ne put que s'incliner : Balzac avait bel et bien obtenu la «rénovation» dramatique qu'il souhaitait. «Le théâtre a vieilli de cinquante ans en deux mois, écrivit Gautier. Les vieilles formes en usage sous le régime constitutionnel ne peuvent plus suffire aujourd'hui. Sous un gouvernement nouveau, il faut du neuf, et il n'y a plus rien de neuf au monde que le vrai.» Et il rattachait *La Marâtre* «à cette école du drame vrai, inaugurée brillamment le siècle dernier, par Diderot, Mercier et Beaumarchais» – ce qui fit sans aucun doute le plus grand plaisir à Balzac, grand admirateur de Beaumarchais depuis sa jeunesse.

Les événements politiques, hélas, vidaient les salles de théâtre, et la pièce dut être retirée au bout de cinq jours. Balzac promit au Théâtre-Français une comédie tirée des *Petits Bourgeois*, une histoire de fils de famille fourvoyé, qui devait être prête six semaines plus tard. Puis il partit travailler au calme à Saché – puisque, pour son plus grand désespoir, Mme Hanska l'avait prié de ne pas revenir tout de suite à Wierzchownia.

Mais à Saché, il fut incapable de faire quoi que ce soit. Non seulement il ne pensait qu'à retourner en Russie, mais son «hypertrophie du cœur» avait fait de «tristes progrès», il était terriblement essouffé. Et bien qu'il se prétendit tombé «dans la plus profonde indifférence» pour la politique, les nouvelles de Paris le préoccupaient, et il regretta finalement de ne pas être dans la capitale lorsque éclatèrent les insurrections du mois de Juin, déclenchées par la fermeture des Ateliers nationaux, et durement réprimées au nom de la légalité républicaine.

Voilà qui retardait de plusieurs mois la «guérison sociale» – et le retour du public dans les salles de théâtre. Que faire? Balzac, de plus en plus malade, et totalement découragé sur tous les fronts, décida de rentrer à Paris pour consulter.

{juillet – septembre 1848} Dernières tentatives

Or, une lettre de Mme Hanska l'attendait rue Fortunée, une lettre qui lui demandait de revenir pour ne plus se quitter. Il faillit en tomber fou de joie. Pourvu que la situation politique de l'Europe lui permette de voyager!

Malgré de violents maux de tête, il sollicita immédiatement l'autorisation de séjourner en Russie, s'occupa activement des derniers travaux de la maison et d'une importante collection d'insectes que le gendre de Mme Hanska avait achetée et voulait faire venir en Ukraine. Le 19 juillet, il assista à la reprise de *La Marâtre* et entendit «enfin des applaudissements d'un vrai public, et les frémissements de terreur», une sensation qu'il ignorait. La pièce allait cette fois tenir l'affiche un mois.

Sur la foi de ce succès, l'Odéon se déclara intéressé par un vieux projet, *Richard-Cœur-d'Éponge*, que Balzac, encore et toujours tenaillé par le besoin d'argent, promit dans les meilleurs délais, alors qu'il devait déjà achever dans les deux mois *Les Petits Bourgeois*, promis au Théâtre-Français, et *L'Inité*, dont il avait écrit le premier jet à Wierzchownia et qu'il avait réussi à placer dans un nouveau journal républicain.

Il se remit à travailler avec ardeur, dressa le répertoire de ses futures œuvres dramatiques. C'était «avec les intérêts un bon petit million à gagner en dix ans», calculait-il, «au bout desquels Noré ayant 60 ans accomplis se reposera dans la gloire et l'édition complète de sa *Comédie humaine*».

Mais, malade, inquiet, craignant que l'embrasement général de l'Europe ne l'empêchât de partir, il ne parvient pas à écrire *Richard*. Début août, c'est finalement *Mercadet*, rebaptisé *Le Faiseur*, qu'il proposa à la place.

Le 17, «excédé de fatigue cérébrale», mais rayonnant dans son frac, il lut devant les acteurs du Théâtre-Français les quatre premiers actes de la pièce, avec une énergie effarante, dénouant dès la deuxième scène sa cravate, tombant l'habit à la fin du premier acte, puis le gilet, et improvisant pour finir, en manches de chemise relevées, tous boutons arrachés, une bonne partie du cinquième acte, qu'il n'avait pas réussi à achever. Il rentra «mourant»,

mais les comédiens avaient beaucoup ri, et la pièce était acceptée, à charge pour l'auteur de rédiger l'acte V et de procéder à quelques coupures.

Puis il corrigea les épreuves des *Parents pauvres* pour le dix-septième volume de *La Comédie humaine*, et assura jusqu'au bout le feuilletton de *L'Initié* – son dernier roman achevé.

Le Théâtre-Français ne mettant aucun empressement à monter *Le Faiseur*, dûment revu et corrigé, il laissa sa pièce entre les mains du directeur du théâtre, donna procuration à son ami Laurent-Jan pour ses affaires littéraires, et à sa mère pour toutes ses autres affaires (Mme Balzac avait accepté de loger rue Fortunée et de veiller sur la maison de son fils en son absence, celui-ci étant très anxieux de la parfaite conservation des lieux). Puis il rédigea une lettre de candidature à l'Académie française, au fauteuil de Chateaubriand, et repartit pour l'Ukraine, sans consulter le docteur Nacquart, qui lui eût sans aucun doute interdit le voyage.



{septembre 1848 – avril 1850} Second et dernier séjour à Wierzchownia

Si les nouvelles connections ferroviaires facilitaient dorénavant les voyages, Balzac arriva néanmoins très éprouvé à Wierzchownia, où la situation financière, aggravée par un incendie qui avait détruit des récoltes, n'était guère favorable à la réalisation de ses projets de mariage. Mme Hanska lui reprochait toujours vivement les folles dépenses engagées pour la maison de la rue Fortunée, et l'écrivain tremblait que sa mère ne commît quelque maladresse lourde de conséquences dans l'exécution des consignes qu'il lui avait laissées. Un faux pas, une indiscretion, et les huissiers seraient à la porte de la rue Fortunée.

Le destin du *Faiseur* fut bientôt lui aussi compromis, le théâtre ayant changé de direction. La pièce ne fut finalement pas jouée du vivant de l'auteur.

Quant à l'Académie, malgré le soutien fidèle de Victor Hugo, elle rejeta par deux fois la candidature de Balzac, qui n'obtint que quelques voix.

Les démarches entreprises au début de l'année 1849 auprès du tsar pour que Mme Hanska pût conserver des biens en Russie en cas de mariage avec un sujet étranger n'aboutirent pas non plus. Et Balzac, extrêmement contrarié de surcroît par divers contretemps et par la situation préoccupante de la famille de sa sœur bien-aimée (dont le mari venait d'échapper de justesse à la prison pour dettes), se voyait déjà rentrant seul à Paris et reprenant son « collier de misère ».

Son état de santé s'aggrava terriblement. De maux de tête continuels en crises d'étouffement (oedème pulmonaire), de vomissements de sang en attaques cardiaques, de bronchites aiguës en crises de foie, l'écrivain sombrait, malgré les soins inédits (jus de citron pur, chou cru et poudres mystérieuses) du médecin attaché au domaine. Mais, en dépit d'une grande faiblesse et d'une extrême susceptibilité émotionnelle, il sombrait avec un tel courage et une telle bonne humeur, qu'il conquiert définitivement l'affection et l'estime de Mme Hanska et de ses enfants.

Et il arriva ce qu'il avait depuis longtemps pressenti : il atteignit « au but en expirant, comme le coureur antique » (*Albert Savarus*). Le 14 mars 1850, Mme Hanska accepta finalement de l'épouser, renonçant à toutes ses terres en faveur de sa fille.

Fou de bonheur, mais très affaibli, maigre, marqué au point d'en être méconnaissable

et perdant la vue, Balzac prit début avril avec sa femme le chemin du retour à Paris, par les piètres pistes d'Ukraine, creusées de fondrières par le dégel.



{avril – août 1850} Mourir au gîte

Lorsque la grosse berline de Mme Hanska se présenta rue Fortunée le 21 mai, lendemain du cinquante et unième anniversaire de l'écrivain, le domestique de Balzac, ne reconnaissant pas son maître, refusa d'ouvrir la porte cochère. Il fallut la faire forcer par un serrurier – et faire interner le domestique devenu fou.

Les médecins aussitôt appelés au chevet de l'écrivain ordonnèrent des saignées, des purgatifs, des boissons diurétiques, des calmants, et exigèrent d'éviter tout mouvement un peu énergique, toute émotion, de parler très peu et seulement à voix basse.

Balzac s'occupa encore un peu de ses affaires, dicta des lettres à Mme Hanska, fit même une escapade jusqu'à la douane pour aller chercher l'une des nombreuses caisses d'effets, de tableaux et d'objets précieux amenés d'Ukraine.

Début juillet, l'un de ses médecins dit à Hugo qu'il ne restait plus à Balzac que six semaines à vivre. Et il avait raison. Le corps terriblement enflé par un œdème généralisé, et trop tardivement soulagé par des ponctions, l'écrivain ne survécut quelques jours à une péritonite que pour succomber à la gangrène.

Ainsi s'éteignit, à vingt-trois heures trente, le 18 août 1850, celui qui avait définitivement infléchi le cours de l'histoire littéraire du XIX^e siècle, et avait, en quinze ans d'un travail acharné, élevé le roman au rang de grand genre moderne.

Credits photographiques p. 9 Portrait de Bernard-François Balsa, père de l'écrivain, Collection Viollet / Portrait de Madame de Berny amie de Balzac, par Van Gorp, Collection Viollet / p. 10 Portrait d'Anne-Charlotte Sallambier, mère de l'écrivain, tableau du Musée Balzac, Harlingue-Violet / Portrait de Balzac enfant, par Hesse??? / Portrait de Laure Balzac enfant, tableau du Musée Balzac, Harlingue-Violet / Portrait de Balzac jeune, pastel de Deveria, Harlingue-Violet / p. 17 Portrait de Laure Junot, duchesse d'Abrantès, lithographie, ANP Paris / Photographie du Château de Saché (Indre et Loire), où Monsieur de Margonne recevait Balzac, Lapad-Violet / p. 18 Photographie de la chambre de l'écrivain au château de Saché, D. Darrault / p. 19 Dessin de Balzac, par Pierre Gavarni, Giraudon / p. 20 Maison de Balzac à Paris,

au n°1, de la rue Cassini, Lithographie de Champin d'après Régnier, Bibliothèque de la Ville de Paris, Collection Viollet / Portrait de Madame Zulma Carraud, d'après un tableau d'Édouard Viénot (1827), Collection Viollet / Portrait de la Marquise de Castries, nièce du Duc de Fitz-James, aimée par Balzac en 1822, Collection Viollet / p. 27 Tableau de Neuchâtel où Balzac rencontra madame Hanska, D. Darrault / p. 28 Portrait du comte Charles Hanski, Photothèque des Musées de la Ville de Paris / page intérieure La comtesse Hanska, miniature réalisée par Daffinger à Vienne (1833), Collection Viollet / p. 35 Portrait de Balzac, par Louis Boulanger (ve s. 1840), musée de Tours, Harlingue-Violet / p. 36 Portrait de Madame Béchet, Photothèque des Musées de la Ville de Paris, Habouzit / p. 43 Balzac, pastel par Gérard-Séguin (1842), Musée des Beaux-Arts de Tours /

p. 44 Portrait de Charles Farné??? / Photographie de Pierre-Jules Hetzel, par Petit, Archives Larousse / Extrait du code littéraire de Balzac (mai 1840), Musée Balzac, Collection Viollet / p. 51 Balzac, daguerréotype de Bison (1845), Collection Basile Opale / p. 52 Le docteur Nacquart, miniature de Sidonie Berthon, ??? / Photographie du XIX^e siècle de la Maison de Balzac, rue Fortunée à Paris, Collection Viollet / p. 57 Portrait de George Mniszech, Photothèque des Musées de la Ville de Paris, Ph. Joffre / Photographie de la propriété de Madame Hanska en Pologne, Collection Viollet / p. 58 Portrait d'Anna Hanska, estampe de Jean Gigoux, Musée Balzac, Photothèque des Musées de la Ville de Paris, Ph. Joffre / p. 62 Portrait de Balzac, sculpture de Pierre-Jean David d'Angers (1849), ANP Paris

Bibliographie générale

- 68** Chronologie de la publication des œuvres de Balzac en volumes
- 73** Éditions de référence
1. Œuvres de jeunesse
 2. *La Comédie humaine*
 3. Théâtre
 4. Autres œuvres
 5. Correspondance
- 75** Témoignages d'époque
- 76** Études pionnières
- 77** Études biographiques et grandes biographies
- 79** Grandes études critiques
- 84** Outils bibliographiques
- 85** Revues et périodiques
- 85** Iconographie, catalogues d'expositions et ouvrages illustrés
- 87** Filmographie
- 95** Premières éditions numériques

Chronologie de la publication des œuvres de Balzac en volumes

(Sont précédés d'un astérisque les titres qui n'appartiennent pas à *La Comédie humaine*. Les œuvres sont mentionnées sous le nom avec lequel elles ont paru pour la première fois en volume, suivi, le cas échéant, de leur titre définitif dans *La Comédie humaine* entre parenthèses.)

- 1822 * *L'Héritière de Birague* (en collaboration avec Alfred Lepoitevin, alias A. de Viellerglé, et sous le pseudonyme de lord R'Hoone)
* *Jean-Louis ou la Fille trouvée* (id.)
* *Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif* (sous le pseudonyme de lord R'Hoone)
* *Le Vicaire des Ardennes* (sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin)
* *Le Centenaire ou les Deux Béringheld* (sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin)
- 1823 * *La Dernière Fée ou la Nouvelle Lampe merveilleuse* (sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin)
- 1824 * *Annette et le Criminel* (sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin)
- 1825 * *Wann-Chlore* (sans nom d'auteur)
- 1829 *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800 [Les Chouans]* (signé Honoré Balzac)
Physiologie du mariage (sans nom d'auteur)
- 1830 *Scènes de la vie privée* (signées Honoré Balzac), comprenant:
Préface
La Vendetta
Les Dangers de l'inconduite [Gobseck]
Le Bal de Sceaux
Gloire et malheur [La Maison du chat-qui-pelote]
La Femme vertueuse [Une double famille]
La Paix du ménage
- 1831 *La Peau de chagrin* (signée Honoré de Balzac)
Romans et contes philosophiques, comprenant, outre *La Peau de chagrin*.
Sarrasine
* *La Comédie du diable*
El Verdugo
L'Enfant maudit (1^{re} partie)
L'Élixir de longue vie
Les Proscrits
Le Chef-d'œuvre inconnu
Le Réquisitionnaire
Étude de femme
Les Deux Rêves (Sur Catherine de Médicis, 3^e partie)
Jésus-Christ en Flandre
L'Église (incorporée dans la version définitive de *Jésus-Christ en Flandre*)

- 1832 * *Cent Contes drolatiques*, Premier dixain
Les Célibataires [Le Curé de Tours]
Maître Cornélius
Madame Firmiani
L'Auberge rouge
Notice biographique sur Louis Lambert (première version de *Louis Lambert*)
- 1833 * *Cent Contes drolatiques*, Second dixain
Le Médecin de campagne
Eugénie Grandet
La Femme abandonnée
La Grenadière
L'Illustre Gaudissart
- 1834 *Les Marana*
Histoire des Treize. I. Ferragus, chef des dévorants
Histoire des Treize. II. Ne touchez pas à la hache [La Duchesse de Langeais]
La Recherche de l'absolu
Même Histoire [La Femme de trente ans]
Un drame au bord de la mer
- 1834-35 *Histoire des Treize. III. La Fille aux yeux d'or*
- 1835 *Le Père Goriot*
La comtesse à deux maris [Le Colonel Chabert]
La Fleur des pois [Le Contrat de mariage]
Séraphita
- 1836 *Le Lys dans la vallée*
L'Interdiction
- 1837 *La Vieille Fille*
Illusions perdues (1^{re} partie : *Les Deux Poètes*)
La Messe de l'athée
Facino Cane
** Les Martyrs ignorés*
Le Secret des Ruggieri (*Sur Catherine de Médicis*, 2^e partie)
L'Enfant maudit
Une Passion dans le désert
** Cent Contes drolatiques*, Troisième dixain
Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau
- 1838 *La Femme supérieure [Les Employés]*
La Maison Nucingen
La Torpille (*Splendeurs et misères des courtisanes*, 1^{re} partie : *Comment aiment les filles*)

- 1839 *Le Cabinet des antiques*
Gambara
Un grand homme de province à Paris (Illusions perdues, 2^e partie)
Une fille d'Ève
Massimilla Doni
Béatrix ou les Amours forcés [Béatrix]
- 1840 * *Vautrin*, drame en cinq actes, en prose
- 1841 *Le Curé de village*
- 1842 *Mémoires de deux jeunes mariées*
* *Les Ressources de Quinola*, comédie en cinq actes
Ursule Mirouët
La Fausse Maîtresse
Albert Savarus
Avant-propos de La Comédie humaine.
Autre Étude de femme
Les Deux Frères [La Rabouilleuse]
- 1843 *Une ténébreuse affaire*
La Muse du département
Ève et David (Illusions perdues, 3^e partie : Les Souffrances de l'inventeur)
- 1844 *Un début dans la vie*
Splendeurs et misères des courtisanes. Esther (Splendeurs et misères des courtisanes, 1^{re} partie :
Comment aiment les filles et 2^e partie : À combien l'amour revient aux vieillards)
Catherine de Médicis expliquée (sous ce titre étaient regroupés pour la première fois : Le Martyr calviniste,
Le Secret des Ruggieri et Les Deux Rêves)
Honorine
Un prince de la Bohême
- 1844-45 *Modeste Mignon*
- 1845 *La Lune de miel (Béatrix, 3^e partie)*
- 1845-46 *Petites Misères de la vie conjugale*
- 1846 *Les Comédiens sans le savoir*
Splendeurs et misères des courtisanes, 3^e partie : Où mènent les mauvais chemins
Esquisse d'homme d'affaires d'après nature (Un homme d'affaires)
L'Envers de l'histoire contemporaine (1^{re} partie)

- 1847 *La Cousine Bette*
Le Cousin Pons
Le Député d'Arcis (1^{re} partie)
La Dernière Incarnation de Vautrin (*Splendeurs et misères des courtisanes*, 4^e partie)
- 1848 **La Marâtre*, drame intime en cinq actes et huit tableaux

Pour les essais, brochures, articles de journaux et publications en revues, consulter :

VACHON Stéphane

Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac : chronologie de la création balzacienne

Presses universitaires de Vincennes, Presses du CNRS, Presses de l'université de Montréal, 1992.

Éditions de référence

1. Œuvres de jeunesse

- 1961-63 Romans de jeunesse
 publiés sous la direction de Jean-A. DUCOURNEAU
 Les Bibliophiles de l'Originale

à paraître en mai 1999 :

Premiers romans (Robert Laffont, coll. «Bouquins»)

Volume I, contenant :

L'Héritière de Birague, Jean-Louis ou la Fille trouvée, Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif,
Le Centenaire ou les Deux Beringheld

2. La Comédie humaine

- 1976-81 *La Comédie humaine*
 Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges CASTEX
 Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade»

Tome I

Introduction, par P.-G. CASTEX

Avant-propos de La Comédie humaine

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

(La Maison du chat-qui-pelote; Le Bal de Sceaux; Mémoires de deux jeunes mariées; La Bourse;
Modeste Mignon; Un début dans la vie; Albert Savarus; La Vendetta.)

Tome II

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE (suite)

(Une double famille; La Paix du ménage; Madame Firmiani; Étude de femme; La Fausse Maîtresse;
Une fille d'Ève; Le Message; La Grenadière; La Femme abandonnée; Honorine; Béatrix; Gobseck;
La Femme de trente ans)

Tome III

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE (fin)

(Le Père Goriot; Le Colonel Chabert; La Messe de l'athée; L'Interdiction; Le Contrat de mariage; Autre Étude de femme.)

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

(Ursule Mirouët; Eugénie Grandet.)

Tome IV

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE (suite)

(Les Célibataires. Première histoire: Pierrette; deuxième histoire: Le Curé de Tours; troisième histoire: La Rabouilleuse. — Les Parisiens en province. Première histoire: L'Illustre Gaudissart; deuxième histoire: La Muse du département. — Les Rivalités. Première histoire: La Vieille Fille; deuxième histoire: Le Cabinet des antiques.)

Tome V

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE (fin)

(Illusions perdues: Les Deux Poètes; Un grand homme de province à Paris; Les Souffrances de l'inventeur.)

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

(Histoire des treize: I. Ferragus, chef des dévorants; II. La Duchesse de Langeais; III. La Fille aux yeux d'or.)

Tome VI

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE (suite)

(Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau; La Maison Nucingen; Splendeurs et misères des courtisanes, [Comment aiment les filles; À combien l'amour revient aux vieillards; Où mènent les mauvais chemins; La Dernière Incarnation de Vautrin]; Les Secrets de la princesse de Cadignan; Facino Cane; Sarrasine; Pierre Grassou.)

Tome VII

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE (suite)

(Les Parents pauvres. Premier épisode: La Cousine Bette; deuxième épisode: Le Cousin Pons. — Un homme d'affaires; Un prince de la Bohême; Gaudissart II; Les Employés; Les Comédiens sans le savoir.)

Tome VIII

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE (fin)

(Les Petits Bourgeois. L'Envers de l'histoire contemporaine. Premier Épisode: Madame de La Chanterie; deuxième épisode: L'Initié.)

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

(Un épisode sous la Terreur; Une ténébreuse affaire; Le Député d'Arcis; Z. Marcas.)

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

(Les Chouans ou la Bretagne en 1799; Une passion dans le désert.)

Tome IX

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

(Les Paysans ; Le Médecin de campagne ; Le Curé de village ; Le Lys dans la vallée.)

Tome X

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

(La Peau de chagrin ; Jésus-Christ en Flandre ; Melmoth réconcilié ; Le Chef-d'œuvre inconnu ; Gambara ; Massimilla Doni ; La Recherche de l'absolu ; L'Enfant maudit ; Adieu ; Les Marana ; Le Réquisitionnaire ; El Verdugo ; Un drame au bord de la mer.)

Tome XI

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES (fin)

(Maître Cornélius ; L'Auberge rouge ; Sur Catherine de Médicis [Introduction ; Le Martyr calviniste ; La Confiance des Ruggieri ; Troisième Partie : Les Deux Rêves] ; L'Élixir de longue vie ; Les Proscrits ; Louis Lambert ; Séraphita.)

ÉTUDES ANALYTIQUES

(Physiologie du mariage)

Tome XII

ÉTUDES ANALYTIQUES (fin)

(Petites Misères de la vie conjugale ; Pathologie de la vie sociale [Traité de la vie élégante ; Théorie de la démarche ; Traité des excitants modernes])

Ébauches rattachées à *La Comédie humaine*

(Ce volume contient trois précieux index des personnages, des noms et des œuvres cités dans *La Comédie humaine*, établis par Anne-Marie MEININGER et Pierre CITRON, ainsi qu'une importante bibliographie.)

La plupart des œuvres de Balzac ont fait l'objet d'éditions séparées et commentées au format de poche, notamment dans les collections «GF» (chez Flammarion) et «Folio» (chez Gallimard).

3. Théâtre

1965-76 Théâtre

Texte établi et annoté par René GUISE

in : Œuvres complètes illustrées

Publiées sous la direction de Jean A. DUCOURNEAU

Les Bibliophiles de l'Originale

4. Autres œuvres

1990 Œuvres diverses

Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges CASTEX

Trois tomes, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »

Tome I

Les Cent Contes drolatiques

PREMIERS ESSAIS (1818-1823):

Essais philosophiques

(*Discours sur l'immortalité de l'âme*; *Lectures de philosophes*; *Essai sur le génie poétique*; *Traité de la prière*.)

Essais romanesques

(*Agathise*; *Falthurne*; *Sténie ou les Erreurs philosophiques*; *Corsino*; *Une heure de ma vie*; *Falthurne II*.)

Essais dramatiques

(*Le Corsaire*; *Cromwell*; *Le Nègre*; *Le Lazaroni*; *Les Trois Manières*.)

Essais poétiques

1996

Tome II

PREMIÈRE PARTIE: 1824-1830. Balzac Publiciste

(*Du droit d'aïnesse*; *Histoire impartiale des Jésuites*; *Articles publiés dans le Feuilleton littéraire*; *Notice sur la vie de La Fontaine*; *Code des gens honnêtes*; *Code de la toilette*; *Code conjugal*; *Album historique et anecdotique [Préface]*; *Articles publiés dans le Mercure de France*; *Histoire de France pittoresque*; *Mémoires de Sanson*; *Le Champion du notaire innocent [...]* *Fragments dramatiques et poétiques*.)

DEUXIÈME PARTIE: Le tournant de 1830. L'expérience du journalisme

(*Articles publiés dans Le Voleur*, *Le Feuilleton des journaux politiques*, *La Silhouette*, *La Mode*, *Le Temps*, *La Caricature*; *Société d'abonnement général*; *Lettres sur Paris*; *Enquête sur la politique des deux ministères*.)

TROISIÈME PARTIE: 1831-1834. Balzac dans la presse légitimiste

(*Le Départ*; *Le Refus*; *Articles publiés dans Le Rénovateur*; *La Comédie du diable*; *Le Mendiant*; *Philarete Chasles*; *Le Dôme des Invalides*; *Voyage de Paris à Java*; *Douleurs de mère*; *Fragments d'un roman publié sous l'Empire*; *Articles publiés dans L'Artiste*; *Le Monde comme il est*; *Lettre à M. Charles Nodier*; *Avertissement de L'Europe littéraire*; *De l'état actuel de la littérature*; *Lettre adressée aux écrivains français du XIX^e siècle*.)

En attendant la publication du volume III (en préparation), on consultera pour les œuvres diverses les Œuvres complètes de Balzac, Club de l'honnête homme, 2^e édition, 1968-1971, et les volumes XXIV à XXVI des Œuvres complètes illustrées, Les Bibliophiles de l'Originale, 1972-1976.

5. Correspondance

1960-69 Correspondance

Textes réunis, classés et annotés par Roger PIERROT

Garnier

Tome I: 1809-juin 1832

Tome II: juin 1832-1835

Tome III: 1836-1839

Tome IV: 1840-avril 1845

Tome V: mai 1845-août 1850 et supplément

(Des suppléments à cette correspondance et des lettres inédites ont paru notamment dans l'*Année balzacienne* en 1972, 1974, 1984 et 1991.)

- 1990 Lettres à Mme Hanska
Édition établie par Roger PIERROT
Robert Laffont, coll. « Bouquins »
Volume I (1832-1844)
Volume II (1845-1850)

Témoignages d'époque

- 1853 SAND George
Notice biographique
En tête du tome I^{er} de *La Comédie humaine*
A. Houssiaux
- 1856 GOZLAN Léon
Balzac en pantoufles
Michel Lévy et J. Hetzel
- 1858 GAUTIER Théophile
Balzac : sa vie, son œuvre
Dumont, Bruxelles
(recueilli dans : SENNINGER Claude-Marie, *Honoré de Balzac par Théophile Gautier*, Nizet, 1980)
- SURVILLE Laure
Balzac : sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance
Librairie nouvelle
- 1859 LAMARTINE Alphonse de
Cours familier de littérature
Chez l'auteur
- WERDET Edmond
Portrait intime de Balzac : sa vie, son humeur et son caractère
E. Dentu, A. Sylvestre
- 1861 CHAMPFLEURY
Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui
Poulet-Malassis et de Broise
- 1862 GOZLAN Léon
Balzac chez lui. Souvenirs des Jardies
Michel Lévy
- 1879 WERDET Edmond
Souvenirs de la vie littéraire
E. Dentu

- 1880 SPOELBERCH DE LOVENJOUL Charles de
Un dernier chapitre de l'histoire des œuvres de Balzac
E. Dentu
- 1882 LACROIX Paul
Simple Histoire de mes relations avec Balzac
Le Livre, bibliographie ancienne
- 1891 AUGER Hippolyte
Mémoires (1810-1859)
Publiés par Paul Cottin. Aux bureaux de *La Revue rétrospective*.

Études pionnières

- 1896 SPOELBERCH DE LOVENJOUL Charles de
Un roman d'amour
Calmann-Lévy
- 1897 SPOELBERCH DE LOVENJOUL Charles de
Autour de Honoré de Balzac
Calmann-Lévy
- 1899 CABANES Dr Auguste
Balzac ignoré
A. Charles
- 1903 HANOTAUX Gabriel et VICAIRE Georges
La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur, 1825-1828
Ferroud
- 1909 RUXTON Geneviève
La Dilecta de Balzac. Madame de Berny et Balzac
Plon
- 1914 ROYAUMONT Louis de
Pro domo (La Maison de Balzac)
Figuière

Études biographiques et grandes biographies

- 1924 ARRIGON L.-J.
Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac
Perrin
- JARRY Paul
Le Dernier Logis de Balzac
S. Kra
- 1927 ARRIGON L.-J.
Les Années romantiques d'Honoré de Balzac
Perrin
- 1929 BOUTERON Marcel
La Véritable Image de Mme Hanska
Lapina
- 1930 BOUVIER René
Balzac homme d'affaires
Champion
- 1932 ARRIGON L.-J.
Balzac et «la Contessa»
Éd. des Portiques
- 1938 BOUVIER René et MAYNIAL Édouard
Les Comptes dramatiques de Balzac
Sorlot
- KORWIN-PIOTROWSKA, Sophie de
L'Étrangère. Éveline Hanska de Balzac
Armand Colin
- 1944 BILLY André
Vie de Balzac
Flammarion
- 1946 ZWEIG Stefan
Balzac: a Biography
Viking Press, New York
[traduction française par Fernand Delmas, Albin Michel, 1950]

- 1950 MÉTADIER Paul
Saché dans la vie et l'œuvre de Balzac
Gibert-Clarey, Tours (réimpression chez Calmann-Lévy)
- 1954 BOUTERON Marcel
Études balzaciennes
Jouve
- 1957 HUNT Herbert J.
Balzac. A Biography
The Athlone Press, Londres
- 1964 MÉTADIER Paul
Balzac au petit matin
La Palatine
- 1973 PRITCHETT V. S.
Balzac
Chatto and Windus, Londres
- 1974 MAUROIS André
Prométhée, ou la Vie de Balzac
Flammarion (nouvelle édition de l'ouvrage paru chez Hachette en 1965)
- 1992 SIPRIOT Pierre
Balzac sans masque
Robert Laffont
- 1994 PIERROT Roger
Honoré de Balzac
Fayard
- ROBB Graham
Balzac
Picador, Londres
- 1999 DÉGA Jean-Louis
*La Vie prodigieuse de Bernard François Balssa. Aux sources
historiques de La Comédie humaine. [Sur le père d'Honoré de Balzac]*
Éditions Subervie, Rodez
- PIERROT Roger
Ève de Balzac
Stock

SIPRIOT Pierre
Honoré de Balzac 1799-1850
(nouvelle version de *Balzac sans masque*, Laffont, 1992)
L'Archipel

SATIAT Nadine
Balzac ou la Fureur d'écrire
Hachette-Littératures

Grandes études critiques

- 1923 CURTIUS Ernst Robert
Balzac
F. Cohen, Bonn
- 1927 BALDENSPERGER Fernand
Orientations étrangères chez Honoré de Balzac
Champion
- 1930 MILATCHITCH Duchan Z.
Le Théâtre de Honoré de Balzac
Hachette
- 1931 ABRAHAM Pierre
Recherches sur la création intellectuelle. Créatures chez Balzac
Gallimard
- 1933 KORVIN-PIOTROWSKA, Sophie de
Balzac et le Monde slave. Mme Hanska et l'œuvre balzacienne
Champion
- 1935 ALAIN
En lisant Balzac
Laboratoire Martinet
(repris dans *Les Arts et les Dieux*)
- 1936 PRIOULT Albert
Balzac avant La Comédie humaine
G. Courville
- 1940 BARDÈCHE Maurice
Balzac romancier. La formation de l'art du roman chez Balzac jusqu'à la publication du Père Goriot (1820-1835)
Plon

- 1942 BERTAULT abbé Philippe
Balzac et la Religion
Boivin (réédité chez Slatkine, Genève, 1980)
- 1943 FERNANDEZ Ramon
Balzac
Stock
- 1946 BÉGUIN Albert
Balzac visionnaire
Skira, Genève
- BERTAULT abbé Philippe
Balzac. L'homme et l'œuvre
Boivin
- 1947 GUYON Bernard
La Pensée politique et sociale de Balzac
Armand Colin
- 1952 LUKACS Georg
Balzac und der französische Realismus
Aufbau Verlag, Berlin
(traduction française: *Balzac et le Réalisme*, Maspero, 1967)
- 1955 MARCEAU Félicien
Balzac et son monde
Gallimard
- 1956 PICON Gaëtan
Balzac par lui-même
Éditions du Seuil
- 1957 EIGELDINGER Marc
La Philosophie de l'art chez Balzac
P. Cailler, Genève
- 1958 CHEVALIER Louis
Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle
Plon
- 1959 HUNT Herbert J.
Balzac's «Comédie humaine»
Athlone Press, Londres

LE YAOUANG Moïse
Nosographie de l'humanité balzacienne
Maloine

1961 CASTEX Pierre-Georges
Nouvelles et contes de Balzac
CDU

DONNARD Jean-Hervé
Les Réalités économiques et sociales dans La Comédie humaine
Armand Colin

LAUBRIET Pierre
L'Intelligence de l'art chez Balzac
Didier

1964 WURMSER André
La Comédie inhumaine
Gallimard

1965 NYKROG Per
La Pensée de Balzac dans La Comédie humaine. Esquisse de quelques concepts clés
Munksgaard, Copenhague et Klincksieck, Paris

BARBERIS Pierre
Aux sources de Balzac, les romans de jeunesse
Les Bibliophiles de l'Originale

1968 FARGEAUD Madeleine
Balzac et la « Recherche de l'absolu »
Hachette

1970 BARBERIS Pierre
Balzac et le Mal du siècle
Gallimard

1971 BARBERIS Pierre
Le Monde de Balzac
Arthaud

BARBERIS Pierre
Balzac, une mythologie réaliste
Larousse

BILODEAU François

Balzac et le Jeu des mots

Presses de l'université de Montréal

- 1972 AMBLARD Marie-Claude
L'Œuvre fantastique de Balzac. Sources et philosophie
Didier
- 1973 GAUTHIER Henri
L'Homme intérieur dans la vision de Balzac
Université de Lille-III.
- 1974 FORTASSIER Rose
Les Mondains de La Comédie humaine
Klincksieck
- 1976 FRAPPIER-MAZUR Lucienne
L'Expression métaphorique dans La Comédie humaine. Domaine social et physiologique
Klincksieck
- MICHEL Arlette
Le Mariage et l'amour dans l'œuvre romanesque d'Honoré de Balzac
Champion
- 1980 BARDECHE Maurice
Balzac
Julliard
- 1982 MOZET Nicole
La Ville de province dans l'œuvre de Balzac : fantômes et idéologies
CDU/SEDES
(réimpression Slatkine, 1998)
- 1983 CHOLLET Roland
Balzac journaliste, le tournant de 1830
Klincksieck
- MÉNARD Maurice
Balzac et le Comique dans La Comédie humaine
Puf, coll. « Sorbona »
- 1984 ANDRÉOLI Max
Le Système balzacien. Essai de description synchronique
Atelier national de reproduction des thèses, Université de Lille-III

- 1986 CITRON Pierre
Dans Balzac
Éditions du Seuil
- 1987 FELKAY Nicole
Balzac et ses éditeurs (1822-1837). Essai sur la librairie romantique
Promodis
- 1993 BARON Anne-Marie
Le Fils prodige, l'inconscient de La Comédie humaine
Nathan
- 1993 Groupe international de recherches balzaciennes
Balzac, Œuvres complètes: le «moment» de La Comédie humaine
Textes réunis et édités par Claude Duchet et Isabelle Tournier
Presses universitaires de Vincennes
- 1994 GLEIZE Joëlle
Honoré de Balzac: bilan critique
Nathan
- 1995 TACUSSEL Patrick
Mythologies des formes sociales: Balzac et les saint-simoniens ou le destin de la modernité
Mériidiens-Klincksieck
- 1996 Groupe international de recherches balzaciennes
Balzac. Une poétique du roman
Actes du colloque de Montréal, mai 1994, sous la direction de Stéphane Vachon
Presses universitaires de Vincennes, éditeur XYZ, Montréal
- 1997 COURTEIX René-Alexandre
Balzac et la Révolution française: aspects idéologiques et politiques
PUF
- BORDAS Éric
Balzac, discours et détours. Pour une stylistique de l'énonciation romanesque
Presses universitaires du Mirail, Toulouse
- 1998 BARON Anne-Marie
Balzac ou l'Auguste Mensonge
Nathan
- BERTHIER Philippe
La Vie quotidienne dans La Comédie humaine de Balzac
Hachette

BUTOR Michel

Improvisations sur Balzac

I. Le marchand et le génie

II. Paris à vol d'archange

III. Scènes de la vie féminine

Éditions de la Différence

Ouvrages collectifs :

Balzac ou la Tentation de l'impossible

Études présentées et réunies par R. Mathieu et F. Schuerewegen

SEDES-Nathan

Balzac et le Style

Études présentées et réunies par Anne Herschberg-Pierrot

SEDES-Nathan

Outils bibliographiques

- 1879 SPOELBERCH DE LOVENJOU Charles de
Histoire des œuvres de H. de Balzac
Calmann-Lévy
- 1930 ROYCE William Hobart
A Balzac Bibliography. Writings relative to the Life and Works of Honoré de Balzac
Chicago University Press, Chicago
- 1960 Catalogue général des bibliothèques publiques de France. Tome LII.
Chantilly. Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul.
Bibliothèque nationale
- 1970 COSSON Annie-Lucienne
Vingt Ans de bibliographie balzacienne (1948-1967)
University of Missouri
(Recense notamment de nombreuses publications suscitées par le centenaire de la mort de Balzac.)
- 1976 BELLOS David
Balzac Criticism in France, 1850-1900. The Making of a Reputation
Clarendon Press, Oxford

À compléter en consultant les bibliographies courantes :

- à partir de 1953 RANCŒUR René
Bibliographie de la littérature française
Armand Colin (annuel)

à partir de 1960

KLAPP Otto

Bibliographie d'histoire littéraire française

V. Klostermann, Frankfurt

(Les tomes I-IV concernent les publications de 1956 à 1968. Annuel ensuite.)

Bibliographie rom. publiée annuellement par l'*Année balzacienne*, Garnier

Recherches informatiques :

catalogue informatique des imprimés de la Bibliothèque nationale de France
CD-rom de la MLA (Modern Language Association of America)

Revue et périodiques

Indispensable :

L'*Année balzacienne*, publiée chaque année depuis 1960 par le Groupe d'études balzaciennes, Garnier.

Précieux index des thèmes, des personnages et des auteurs dans le numéro de 1979.

Depuis 1980 (nouvelle série), on trouve à la fin de chaque volume une liste des articles publiés dans les volumes antérieurs.

On consultera aussi :

Le Courrier balzacien, publié depuis 1964 par la Société des amis de Balzac et la Maison de Balzac (trimestriel depuis 1985).

Iconographie, catalogues d'expositions et ouvrages illustrés

- 1950 «Honoré de Balzac, 1799-1850»
Exposition organisée pour commémorer le centenaire de sa mort
Catalogue, Bibliothèque nationale
- 1962 *Album Balzac*
Iconographie réunie et commentée par J.-A. DUCOURNEAU
Album de la collection «Bibliothèque de la Pléiade»
Gallimard
- 1963 LETHÈVE Jacques
«Les portraits de Balzac – Essai de répertoire iconographique»
Article paru dans l'*Année balzacienne*
- 1971 «Les portraits de Balzac connus et inconnus»
Exposition à la Maison de Balzac (février-avril 1971)
Catalogue, Maison de Balzac

- 1974 « Balzac et l'administration »
Exposition à la Maison de Balzac (15 mars-18 mai 1974)
Catalogue, Maison de Balzac
- 1976 « Balzac et la médecine de son temps »
Exposition à la Maison de Balzac (5 mai -29 août 1976)
Catalogue, Maison de Balzac
- « Le Parisien chez lui au XIX^e siècle, 1814-1914 »
Exposition aux Archives nationales (novembre 1976-avril 1977)
[Chapitre sur « Le Paris de Balzac » par Madeleine Fargeaud]
Catalogue, Archives nationales
- 1978 « Le spectacle et la fête au temps de Balzac »
Exposition à la Maison de Balzac (23 novembre 1978-25 février 1979)
Catalogue, Maison de Balzac
- 1980 *Quinzaine Balzac en Vendômois* (novembre 1980)
Catalogue, brochure presses universitaires de France
- 1988 *Balzac et la Révolution française*
Exposition à la Maison de Balzac (octobre 1988-janvier 1989)
Livre-catalogue, Maison de Balzac
- 1992 GENGEMBRE Gérard
Balzac, le Napoléon des lettres
Gallimard, Coll. « Découvertes »
- 1993 « Balzac dans l'Empire russe, de la Russie à l'Ukraine »
Exposition à la Maison de Balzac (avril-juillet 1993)
Livre-catalogue, éd. Paris-Musées/Des Cendres
- PITT-RIVERS Françoise
Balzac et l'Art
Éditions du Chêne
- 1994 MEININGER Anne-Marie
Généalogie des personnages de La Comédie humaine
Paris-Musées/Maison de Balzac
(dépliant)
- 1995 « Balzac, imprimeur et défenseur du livre »
Exposition à la Maison de Balzac
Livre-catalogue, éd. Paris-Musées/Des Cendres

- 1997 **BRUNO Philippe**
Guide Balzac
Hazan
- 1998 **BERTHIER Philippe** et **GENGEMBRE Gérard**
ABCdaire de Balzac
Paris-Musées/Flammarion
- 1999 **MIMOUNI Isabelle**
Balzac et les Arts
Adam Biro

Filmographie

(Adaptations cinématographiques et télévisuelles)

Ouvrage de référence :

- 1990 **BARON Anne-Marie**
Balzac cinéaste
Méridien-Klincksieck

> Adieu

- 1982 *Adieu*
BADEL Pierre, avec Ludmilla Mikaël
France

> L'Auberge rouge

- 1923 *L'Auberge rouge*
EPSTEIN Jean
France

> Autre Étude de femme

- 1914 *La Grande Bretèche*
CALMETTES André
France
- 1943 *Un seul amour*
BLANCHAR Pierre, avec Micheline Presle
France
- 1960 *La Grande Bretèche*
BARMA Claude, avec Mireille Darc
France

> **Béatrix**

1919 *Béatrice*
RISO, Camilio de
Italie

1920 *Béatrice*
BRENON Herbert
Italie

1967 *Béatrix*
BOUDET Alain
France

> **César Birotteau**

1911 *César Birotteau*
CHAUTARD Émile
France

1921 *César Birotteau*
FRATELLI Arnaldo
Italie

1977 *César Birotteau*
LUCOT René
France

> **Le Chef-d'œuvre inconnu**

1991 *La Belle Noiseuse*
RIVETTE Jacques, avec Michel Piccoli, Emmanuelle Béart
France

> **Les Chouans**

1947 *Les Chouans*
CALEF Henri, avec Jean Marais
France

> **Le Colonel Chabert**

1911 *Le Colonel Chabert*
CALMETTES André et POUCTAL Henri
France

1922 *Le Colonel Chabert*
GALLONE Carmine
Italie

- 1932 *Mensch ohne Namen (L'Homme sans nom)*
UCICKY Gustav
Allemagne
- 1943 *Le Colonel Chabert*
LE HÉNAFF René, avec Raimu, Marie Bell
France
- 1993 *Le Colonel Chabert*
ANGELO Yves, avec Gérard Depardieu, Fanny Ardant
France
- > Le Cousin Pons
- 1924 *Le Cousin Pons*
ROBERT Jacques
France
- 1977 *Le Cousin Pons*
JORRE Guy, avec Charles Vanel
France
- > La Cousine Bette
- 1928 *La Cousine Bette*
RIEUX Max de
France
- 1964 *La Cousine Bette*
HUBERT Yves-André, avec Alice Sapritch
France
- 1998 *Cousin Bette*
MC ANUFF Des, avec Jessica Lange
États-Unis
- > Le Curé de Tours
- 1980 *Le Curé de Tours*
AXEL Gabriel, avec Jean Carmet
France
- > Le Curé de village
- 1970 *Le Curé de village*
BORY Jean-Louis, avec Alice Sapritch
France

> La Duchesse de Langeais

1922 *The Eternal Flame*
LLOYD Frank
États-Unis

1926 *Histoire des Treize (Liebe)*
CZINNER Paul
Allemagne

1942 *La Duchesse de Langeais*
BARONCELLI Jacques de, avec Edwige Feuillère
France

1983 *La Duchesse de Langeais*
ROUX Jean-Paul
France

> Eugénie Grandet

1910 *Eugénie Grandet*
NUMES Armand
France

1921 *The Conquering Power*
INGRAM Rex, avec Rudolph Valentino
États-Unis

1946 *Eugenia Grandet*
SOLDATI Mario
Italie

1956 *Eugénie Grandet*
CAZENAVE Jean
France

1993 *Eugénie Grandet*
VERHAEGHE Jean-Daniel, avec Jean Carmet
France

> La Fausse Maîtresse

1940 *La Maîtresse masquée*
VAVRA Ottakar
Tchécoslovaquie

- 1942 *La Fausse Maîtresse*
CAYATTE André, avec Danielle Darrieux
France
- > La Femme abandonnée
- 1992 *La Femme abandonnée*
MOLINARO Édouard, avec Charlotte Rampling
France
- > La Femme de trente ans
- 1921 *If women only knew*
GRIFFITH Edward H.
États-Unis
- > Ferragus
- 1919 *Histoire des Treize*
Italie
- 1923 *Ferragus*
RAVEL Gaston
France
- > La Fille aux yeux d'or
- 1961 *La Fille aux yeux d'or*
ALBICOCCO Jean-Gabriel, avec Françoise Prévost, Marie Laforêt
France
- > Une fille d'Ève
- 1988 *Une Fille d'Ève*
ASTRUC Alexandre
France
- > Illusions perdues
- 1966 *Illusions perdues*
CAZENEUVE Maurice
France
- 1983 *Elveszett Illusiok*
GAZDAG Gyula
Hongrie
- > Le Lys dans la vallée
- 1970 *Le Lys dans la vallée*
CRAVENNE Marcel, avec Delphine Seyrig
France

1975 *Le Lys dans la vallée*
MAZE Fabrice
France

> Melmoth réconcilié

1964 *Melmoth réconcilié*
LACOMBE Georges
France

> Une passion dans le désert

1998 *Passion in the Desert*
CURRIER Lavinia, avec Ben Daniels, Michel Piccoli
États-Unis

> La Peau de chagrin

1909 *La Peau de chagrin*
CAPELLANI Albert
France

1917 *Das Spiel vom Tode*
NEUB Alwin
Allemagne

1920 *Nazayana*
POIRIER Léon
France

1926 *Slave of desire*
WARREN Jack
États-Unis

1939 *Die unheimliche Wünsche*
HILPERT Heinz
Allemagne

1943 *La Peau de chagrin*
HERRERA Luis
Argentine

1980 *La Peau de chagrin*
FAVART Michel
France

> Le Père Goriot

- 1915 *Le Père Goriot*
VALE Travers
États-Unis
- 1919 *Le Père Goriot*
CORSI Mario
Italie
- 1921 *Le Père Goriot*
BARONCELLI Jacques de
France
- 1926 *Paris at Midnight*
HOPPER M.
États-Unis
- 1944 *Le Père Goriot*
VERNAY Robert
France
- 1951 *Karriere in Paris*
KLAREN Georg
Allemagne de l'Est
- 1972 *Le Père Goriot*
JORRE Guy, avec Charles Vanel
France

> La Rabouilleuse

- 1943 *La Rabouilleuse*
RIVERS Fernand
France
- 1959 *Les Arrivistes*
DAQUIN Louis
France

> Les Secrets de la princesse de Cadignan

- 1960 *Le Secret...*
CARRÈRE J-P.
France
- 1982 *Les Secrets de la princesse de Cadignan*
DERAY Jacques, avec Marina Vlady
France

> Splendeurs et misères des courtisanes

1920 *Morel, der Meister der Kette*
RALPH LOUIS
Allemagne

1927 *Glanz und Elend der Kurtisaner*
NOA Manfred
Allemagne

1976 *Splendeurs et misères des courtisanes*
CAZENEUVE Maurice
France

> Une ténébreuse affaire

1975 *Une ténébreuse affaire*
BOUDET Alain
France

> Ursule Mirouët

1982 *Ursule Mirouët*
CRAVENNE Marcel
France

> Vautrin

1914 *Vautrin*
KRAUSS Charles
France

1919 *La Dernière Incarnation de Vautrin*
DEVARENNES Alexandre
Italie

Der Galeerensträfling
GLIESE Rochus, avec Paul Wegener
Allemagne

1926 *Le Galérien*
WEGENER Paul
Allemagne

1943 *Vautrin*
BILLON Pierre, avec Michel Simon
France

1957 *Vautrin*
VERTEX Jean
France

> Vie de Balzac

1999 *Balzac*
DAYAN Josée, avec Gérard Depardieu
France

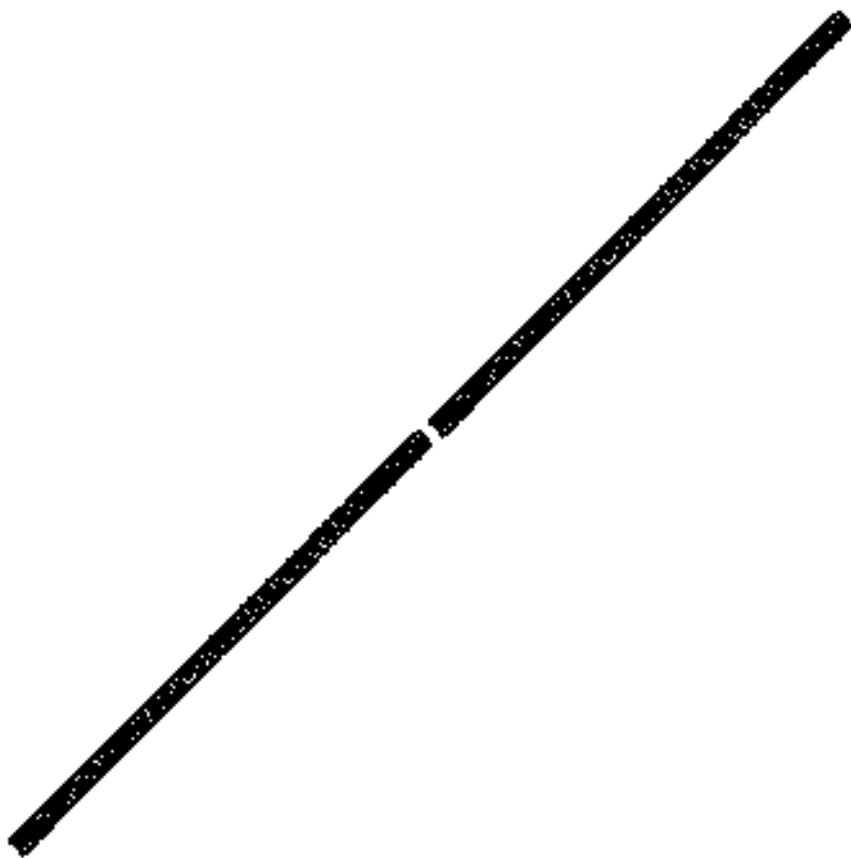
Premières éditions numériques

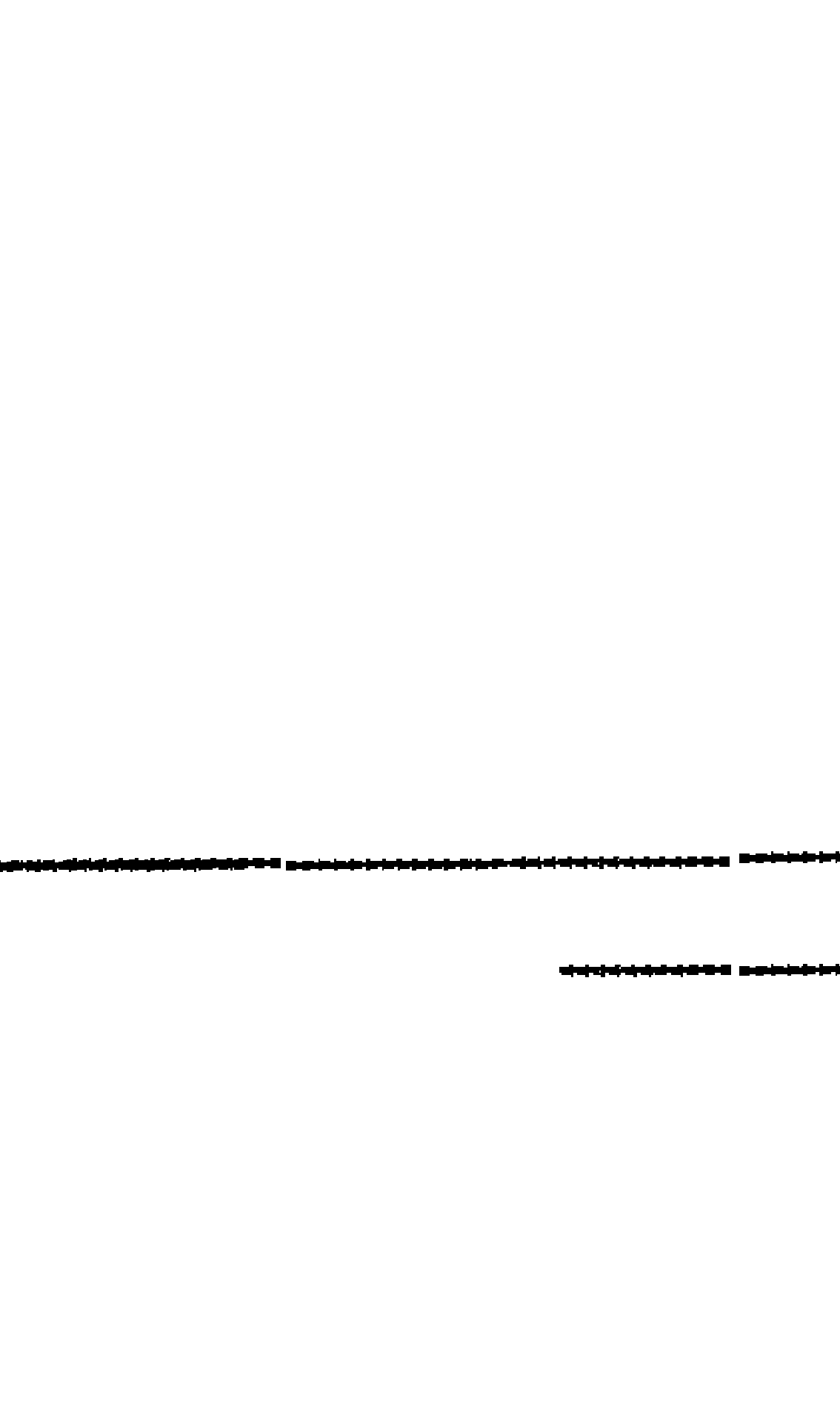
- Déjà paru :

La Comédie humaine
CD-ROM Bibliopolis, coll. « Références »

- À paraître en 1999 :

La Comédie humaine
CD-ROM Académia





Réalisation **adpf** Anne Parian. 34, rue La Pérouse 75016 Paris ●
Fabrication Cent Pages. Composition & typographie S.P. Millot.
Iconographie Laurence Geslin. Ce volume, composé en Monotype
Fournier, Architype Renner & Linotype Clarendon, a été tiré
sur Affiche frictionnée 120 g pour la couverture & sur Lacopaque 50 g
pour les pages intérieures.

© **Minist re des Affaires trang res – adpf ●**

Mai 1999/12000 exemplaires. Isbn 2-91127-67-6/Prix 70 F

Titres parus

Art contemporain en France
Bande dessinée en France
Bernanos (Georges)
Breton (André)
Chateaubriand (François René de)
Cinéma français
Cinéma français 2
Cinquante ans de philosophie française
1. Les années cinquante
2. Les années structure, Les années révolte
3. Traverses
4. Actualité de la philosophie française
Écrivains francophones
Écrivains français d'outre-mer
France – Allemagne
France – Arabies
France – Grande-Bretagne
La Fontaine (Jean de)
L'Essai
Lévi-Strauss (Claude)
Livres français pour la jeunesse
Livres français pour la jeunesse 2
Mallarmé (Stéphane)
Malraux (André)
Maupassant (Guy de)
Médecine en français
Musique en France
Philosophie contemporaine en France
Photographie
Poésie contemporaine en France/épuisé
Polar français
Roman français contemporain/épuisé
Roman français contemporain 2
Sarraute (Nathalie)
Sciences humaines & sociales en France
Simon (Claude)
Sport & littérature
Théâtre français
Voltaire

Le texte publié dans ce livret
et les idées qui peuvent s'y exprimer
n'engagent que la responsabilité
de leur auteur & ne représente
en aucun cas une position
officielle du ministère des Affaires
étrangères.

**LES FILETS
&
LETTRES ORNÉS
UTILISÉS DANS CE LIVRE
PROVIENNENT DU CATALOGUE DE LA FONDERIE
DE LAURENT ET DE BERNY
AYANT APPARTENUE
À HONORÉ DE
BALZAC**



ISBN 2-911127-67-6/Prix 70 F

Les filets et lettres ornés utilisés dans ce livre proviennent du catalogue de la fonderie de Laurent et de Berny ayant appartenu à Honoré de Balzac